4e ANNEE

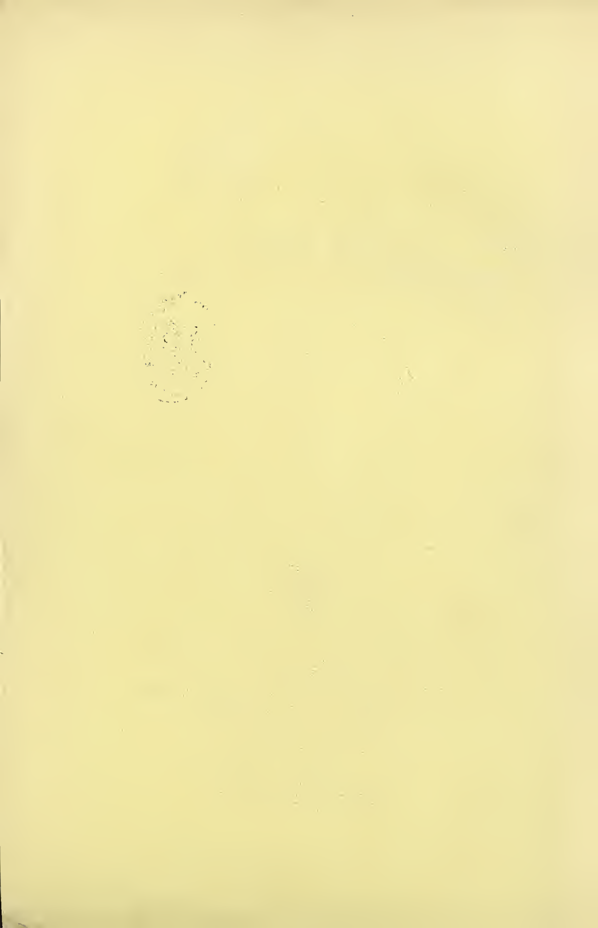
N° 8.

PASSIFLORA

HISTOIRE DE LA MÉDECINE
LITTÉRATURE, ARTS, ANECDOTES
VARIÉTÉS



Édité par
LES LABORATOIRES DE LA PASSIFLORINE
G. REAUBOURG
Dr en Pharmacie
2, Rue Boucicaut.
Paris





LES REPRÉSENTATIONS DU LAI DE VIRGILE

Par son esprit et par ses tendances moralisatrices, le *Lai de Virgile* s'apparente au *Lai d'Aristote* dont nous avons récemment parlé. Exposée dans les églises à la risée des fidèles, l'aventure du poète latin était comme un témoignage irrécusable de la fragilité de la raison humaine quand la grâce de Dieu ne la soutient pas. Toute scandaleuse qu'elle puisse paraître à certains, la fin de l'aventure avait aussi sa signification morale : la femme qui comprenait assez mal le devoir de son sexe pour ridiculiser un homme, coupable seulement de l'avoir aimée sans retour, devait être punie dans sa pudeur même.

***

Dès les derniers siècles de l'empire romain, la biographie de Virgile, retracée par son ami Varius, se surchargea de fictions

inspirées par l'immense renom du poète. Le moyen âge vit encore croître ce trésor de récits légendaires : par une fortune bizarre, l'auteur de l'Enéide, dont la réputation de chasteté était si grande qu'on l'appelait la *Vierge*, fut travesti en sorcier et en coureur d'aventures galantes.

L'*Image du Monde*, le *Roman de Cléomades*, *Renars contrefais*, la *Fleur des Histoires*, et surtout les *Faictz merveilleux de Virgile* ont recueilli toutes les histoires superstitieuses qui font de Virgile un magicien. On le voit, par la vertu de ses sortilèges, ouvrant, à travers le Pausilippe, la route de Naples à Pouzzoles; bâtissant dans cette ville, pour le grand dam des médecins (1), les bains qui lui valurent sa réputation; fabriquant un colossal cheval de bronze dont l'influence guérissait tous les chevaux malades qui tournaient autour de lui, et créant encore bien d'autres merveilles.

Comme il arrive fréquemment, des circonstances fortuites et sans signification réelle furent interprétées dans le sens de la légende qui prenait corps et rendirent la magie de Virgile plus vraisemblable. Son aïeul maternel se nommait *Magius* et l'on en conclut que ses connaissances surnaturelles étaient un héritage de famille. Son nom de *Virgilius* lui-même (*virgæ*, baguettes) était cité à l'appui de ces fantaisistes interprétations et lui fit attribuer l'invention de la rhabdomancie, cette divination de l'avenir où l'on composait des oracles en jetant au hasard de petites baguettes marquées chacune d'une lettre différente. Bien plus, on le tenait pour un prophète ayant prédit la venue du Christ et même l'église n'hésitait pas à l'introduire dans ses chants liturgiques.

***

Mais, pour si avisé qu'il fût, notre magicien ne sut pas éviter un piège tendu à son amour et à sa crédulité.

Suivant les différentes rédactions, la fille de l'empereur de Rome, ou bien une dame de la ville, avait inspiré à Virgile

(1) « Il fist et édifia plusieurs bains chauds et naturels en la ville de Puteoles, qui garissoient de toutes maladies, et avoit escrit dessus chascun bain de quelle maladie il garissoit ; mais depuis que ces baings eurent longuement duré et gary beaucoup de gens, les médecins par envie et convoitise effacèrent la lettre qui enseignoit comment on pouvoit garir en ces baings. » (*Les Faicts merveilleux de Virgile.*)

une passion des plus violentes. Feignant de céder à ses instances, elle lui promit de le recevoir chez elle et lui donna rendez-vous au milieu de la nuit, au pied de la tour qu'elle habitait.

Virgile s'y rendit et dans « la grant haste qu'il eut d'y fouyr, il s'en alla tout nud en pure chemise sans robbe, sans chausses ne brayes ». Quand il fut arrivé, la femme et sa suivante lui descendirent, à l'aide d'une corde, une corbeille, en l'invitant à s'y placer sans crainte. Le poète n'hésita pas un instant. Mais à peine avait-il fait la moitié de l'ascension, que les deux femmes, nouant la corde autour d'un crochet de fer, le laissèrent suspendu en l'air; il y resta ainsi tout le reste de la nuit et le peuple de Rome vint, le lendemain matin, le contempler dans cette position grotesque.

La vengeance de Virgile fut terrible. Appelant à son aide toutes les ressources de la magie, il éteignit, jusqu'au dernier, les feux allumés dans la ville entière, et déclara qu'on ne pourrait les rallumer qu'en faisant toucher les flambeaux au sexe de la dame exposée nue sur la grande place de Rome, et que le feu ne pourrait se communiquer d'un voisin à l'autre.

Ainsi en fut-il fait. Et la dame « fut montée sur l'escharfault, et tous ceulx qui du feu avoient besoing en venoient quérir à sa nature entre ses jambes. Les riches y boutoient des torches et les pauvres des chandelles. Trois jours convint à la demoiselle y estre... »

⁂

Telle est la légende qui inspira, comme le *Lai d'Aristote*, toute une série d'œuvres plastiques, dans lesquelles, presque toujours, la mésaventure de Virgile et sa vengeance sont traitées séparément.

Son caractère profane, voire même licencieux, ne l'empêche pas d'avoir trouvé place dans la décoration des églises. De même que le *Lai d'Aristote*, on trouve le *Lai de Virgile* représenté dans l'abbaye de Cadouin. Pour une telle représentation, il n'était pas possible de trouver de disposition plus favorable que celle du fût d'une colonne. Aussi le sculpteur de Cadouin a-t-il fait d'une colonne la tour habitée par la belle dame romaine qui avait séduit le poète. Il lui a donné pour chapiteau une couronne de créneaux et de machicoulis comme

celle d'un donjon du moyen âge. Les figures ont beaucoup souffert, au point qu'il nous a été impossible de nous en procurer une photographie convenable. Au pied de la tour, le sculpteur a représenté Virgile étudiant dans son cabinet un rituel magique et recevant la visite d'un diable. Plus haut est suspendu un grand panier dont la corde qui le tient en l'air se noue autour du meneau d'une fenêtre. La figure de Virgile a été mise en pièces : à peine aperçoit-on quelques lambeaux de vêtements et le fragment d'une main cramponnée à la corde. Deux jeunes femmes élégamment vêtues, la dame romaine et sa caméristе, se montrent à deux fenêtres latérales : leurs têtes manquent, mais leur posture spirituellement accusée, indique à merveille qu'elles raillent de toutes leurs forces le pauvre pri-



VIRGILE DANS LE PANIER
Bas relief du tombeau de Philippe de Comines. (Travail français du XVIe s.)

sonnier. Au-dessus d'une des fenêtres, une troisième femme sort tout entière par une ouverture de la tour et s'accroche par les bras aux machicoulis; dans cette position périlleuse, que la curiosité lui aura fait prendre, son regard plonge sur le théâtre de l'aventure. A côté de la corbeille, du haut d'un balcon en saillie, un personnage en robe et en manteau, qui ne peut être que l'empereur, assiste à la mystification du poète (1).

Parmi les bas-reliefs qui décoraient le tombeau de Philippe de Comines et que conserve l'Ecole des Beaux-Arts, le *Lai de Virgile* figurait comme pendant au *Lai d'Aristote* que nous avons cité précédemment. La représentation — ou du moins ce qui nous en reste — se borne à la figure du poète assis sur une sorte de nacelle suspendue par une corde.

A l'église Saint-Pierre de Caen, sur le chapiteau du second pilier de la nef principale, on voit Virgile dans sa corbeille, à côté d'Aristote qui avilit sa qualité de philosophe en se laissant chevaucher par la maîtresse d'Alexandre.

Le Dr Alfred Kind, dans *Die Weiberherrschaft*, reproduit, mais sans en préciser l'origine, une sculpture du XVIe siècle qui est évidemment une miséricorde de stalle. C'est la vengeance de Virgile qui est représentée cette fois-ci. Par l'ouverture d'une fenêtre en ogive, on aperçoit, sous les vêtements troussés haut, la croupe de la jeune femme. Un homme agenouillé allume un flambeau, tandis que, derrière lui, deux hommes et une femme attendent leur tour.

C'est dans la peinture des manuscrits que se trouvent les plus anciennes représentations du *Lai de Virgile*. Nous connaissons une miniature du XIIIe siècle dans un manuscrit de la Bibliothèque Nationale (Anc. fds n° 6186), et M. Van Marle, dans son *Iconographie de l'Art profane*, cite une miniature du grand Chansonnier d'Heidelberg, de la première moitié du XIVe siècle.

Dans l'art italien du XVe siècle, la mésaventure de Virgile apparaît, avec le *Lai d'Aristote*, dans les *Triomphes de l'Amour*. Sa représentation est le plus souvent réduite à sa plus simple expression, comme dans cette peinture de l'Ecole Florentine conservée à l'Académie de Sienne: on y voit

(1) *Curiosités de l'Archéologie et des Beaux-Arts*, Paris, 1855.



École florentine : LE TRIOMPHE DE L'AMOUR (Académie de Sienne)
Au côté droit du char, Virgile dans son panier. Dans l'angle gauche de la peinture on remarque Aristote chevauché par la courtisane et Hercule filant à côté d'Omphale.

Virgile, dans une attitude méditative, assis dans un panier suspendu aux côtés du char de l'Amour.

***

Comme pour le *Lai d'Aristote*, c'est surtout l'estampe qui popularisa l'aventure du poète de l'Enéide; et là encore, c'est l'école allemande qui traita le plus souvent ce thème.

Le Cabinet des Estampes du Nuremberg possède un fort beau dessin daté de 1511, attribué à Altdorfer (1). La mésaventure de Virgile et sa vengeance y sont intimement mêlées. Au milieu d'une place entourée de maisons du plus pur style renaissance, se dresse un piédestal sur le haut duquel est une

(1) Dr Alfred KIND, *Die Weiberherrschaft*, t. I, p. 224-225.

femme aux formes plantureuses. Debout, complètement nue, elle retient à deux mains un voile qui flotte derrière elle. A la place de son sexe, on voit un amas de flammes auxquelles des gens de toutes conditions viennent allumer leurs longs flambeaux. A droite, groupés sur une terrasse, de nobles seigneurs et de nobles dames conversent entre eux en contemplant cette scène. A gauche, au second plan, on voit Virgile, suspendu dans son panier, haranguant la foule qui rit de sa mésaventure.

Bartsch, dans son *Catalogue*, décrit sous le n° 42 une petite estampe d'Altdorfer, où la femme, assise sur un piédestal, tient à la main une espèce de sceptre.



LA VENGEANCE DE VIRGILE
(*Gravure de Georg Pencz.*)

Georg Pencz a consacré à ce sujet deux gravures. L'une nous montre le poète exposé dans un panier à la risée de tout le peuple de Rome. L'autre nous fait assister à sa vengeance. La coupable, vue de dos, est accroupie sur un piédestal, cachant son visage dans ses mains jointes. Les hommes se presssent pour allumer leurs flambeaux ou leurs lanternes.

Daniel Hopfer a réuni les deux scènes sur une même estampe. Au centre, une jeune fille se tient debout, toute nue, les cheveux dénoués, sur un piédestal. Ses bras à demi écartés, son ventre tendu en avant témoignent de sa résignation à subir



LA VENGEANCE DE VIRGILE
(*Gravure de Daniel Hopfer.*)

la punition que lui a infligée le magicien. Hommes et femmes se pressent en foule à ses pieds pour allumer leurs torches aux flammes qui masquent son sexe.

Le *Lai de Virgile* a inspiré à Lucas de Leyde deux gravures, l'une sur cuivre, l'autre sur bois, qui sont parmi les plus belles du maître. La planche sur cuivre fut gravée en 1525. Elle est exécutée avec beaucoup d'art. Vasari en fait un grand éloge. Il rapporte qu'Albert Dürer avait été à ce point frappé par la beauté de cette pièce qu'il se sentit pressé d'en publier une qui put concourir avec celle de Lucas; et c'est ainsi qu'il grava la célèbre estampe connue sous le nom de « Cheval à la Mort ».

Fort belle également est l'estampe d'Aeneas Vico, sur laquelle on lit avec la date de 1547 l'excudit d'Antonio Salamanca, graveur et éditeur espagnol qui vivait à Rome au XVI[e] siècle. La jeune dame est ici appuyée sur le socle d'une étroite pyramide. Elle semble regarder avec dédain les personnages qui s'approchent, et, écartant les cuisses, leur offre sans pudeur son sexe où brûle le feu auquel ils rallumeront leurs torches.

Il nous faut citer encore deux gravures d'un anonyme allemand du XVI[e] siècle, directement inspirées des compositions de Georg Pencz, mais de facture grossière (1).

Nous retrouvons encore le *Lai de Virgile* dans les frontispices

(1) FUCHS, *Illustrierte Sittengeschichte. — Renaissance*, p. 144-145.



VIRGILE DANS LE PANIER
(Gravure sur bois de Lucas de Leyde.)



VIRGILE DANS LE PANIER

Gravure sur cuivre de Lucas de Leyde (1525).



LA VENGEANCE DE VIRGILE
Gravure d'Æneas Vico (1543).

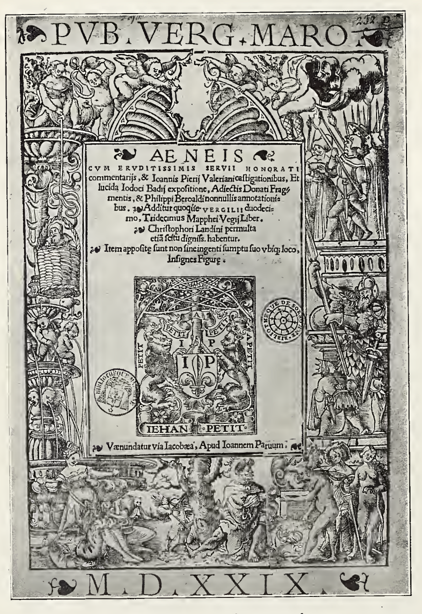
gravés sur bois de trois ouvrages du XVI[e] siècle. Le plus ancien de ces frontispices paraît être celui qui figure en tête du *Vergier d'Honneur* d'Octavien de Saint-Gelais, in-folio gothique, sans lieu ni date. Dans la bordure de gauche, nous voyons Virgile suspendu dans un panier que hisse la jeune dame. A droite, le peuple vient allumer ses torches au long jet de flammes qui jaillit de l'anus de la coupable.

La même composition, avec quelques légères variantes, orne une édition de l'*Enéide* publiée par Jean Petit en 1519 et la *Géographie* d'Henri Glareani (1) publiée à Fribourg-en-Brisgau en 1521.

⁂

Le *Lai de Virgile* orne aussi des objets d'ordre utilitaire. Nous le retrouvons sur le peigne en ivoire qui a fait partie de l'ancienne collection Figdor à Vienne, que nous avons mentionnée à propos du *Lai d'Aristote*. Montfaucon, dans son *Antiquité expliquée* (t. III, pl. III) reproduit, sans pouvoir en

(1) M. Bédier, dans ses *Fabliaux*, l'appelle Glareali et date l'édition de 1522 : or la première édition connue de la *Geographia* est de 1527.


PVB. VERG. MARO

AENEIS
CVM ERVDITISSIMIS SERVII HONORATI
commentarijs, & Ioannis Pierij Valeriani castigationibus, Et
lucida Iodoci Badij expositione, Adiectis Donati Frag-
mentis, & Philippi Beroaldi nonnullis annotationi-
bus. Additur quoque VERGILII duodeci-
mo, Tridecimus Mapphei Vegij Liber.
Christophori Landini permulta
etiā scitu digniss. habentur.
Item apposite sunt non sine ingenti sumptu suo vbiq; loco,
Insignes Figure.

Vænundatur via Iacobæa, Apud Ioannem Paruum.

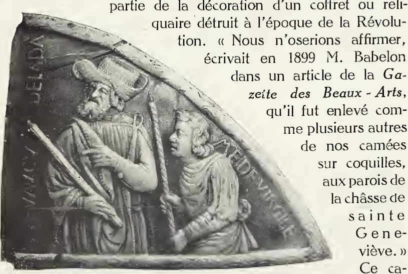
M. D. XXIX.

FRONTISPICE D'UNE ÉDITION DE L'ÉNÉIDE PUBLIÉE PAR JEAN PETIT A PARIS EN 1519

Dans la bordure de gauche : l'aventure de Virgile.
Dans la bordure de droite : la vengeance du poète et au-dessous David et Goliath. En bas Pyrame et Thisbé, le Jugement de Pâris.

donner l'explication, une tablette d'ivoire où l'aventure est représentée. Le Dr Kind, enfin, dans le tome III de *Die Weiberherrschaft*, donne la figure d'une poire à poudre du XVIe siècle où l'on trouve sculptée, avec beaucoup de finesse et une grande exactitude, la composition de Georg Pencz.

Mais la pièce la plus curieuse, en raison de sa provenance possible, est incontestablement le Camée du Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale. C'est un camée sur coquille, admirable travail français du XVe siècle, ayant fait partie de la décoration d'un coffret ou reliquaire détruit à l'époque de la Révolution. « Nous n'oserions affirmer, écrivait en 1899 M. Babelon dans un article de la *Gazette des Beaux-Arts*, qu'il fut enlevé comme plusieurs autres de nos camées sur coquilles, aux parois de la châsse de sainte Geneviève. » Ce camée représente deux personnages, un vieillard barbu et un jeune garçon, tenant en mains chacun un cierge. Rien ne nous ferait supposer qu'ils prennent part à la vengeance du poète de l'Enéide, si nous ne lisions cette inscription dont la verdeur se dissimule aux yeux mal habitués à lire le vieux français :



Camée sur coquille, travail français du XVe siècle, provenant d'un reliquaire détruit sous la Révolution. (Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale.)

LE FEV AV CV DE LA DAME DE VIRGILE.

Jean AVALON.

La Pathogénie de l'Angine de Poitrine et le Rôle du Spasme

Peu de syndromes ont prêté à autant de discussions patho géniques et à autant d'essais de classification anatomo-cliniques que l'angine de poitrine.

Ces classifications, il faut le reconnaître, sont basées sur des distinctions parfois subtiles et difficiles à faire en pratique; les auteurs modernes, comme nous le verrons, ont élargi le cadre étiologique de l'angine de poitrine et la maladie de Rougnon-Héberden n'est plus considérée comme une entité, mais comme un syndrome. D'autre part, des travaux récents sont venus jeter une lumière nouvelle sur le mécanisme de l'angor, et démontrer qu'une pathogénie unique est absolument insuffisante pour expliquer tant de faits différents. A côté du facteur vasculaire: la coronarite; à côté du facteur nerveux: la compression du plexus cardiaque due à l'hypertrophie aortico-cardiaque, ou à d'autres causes médiastines; à côté de l'insuffisance ventriculaire gauche, capable d'expliquer la maladie angineuse en tant que maladie organique, il faut faire jouer un rôle important au spasme des coronaires et au système nerveux vaso-moteur vago-sympathique, seul capable d'expliquer le déclenchement brusque de la « crise » angineuse sous une cause parfois minime et n'ayant souvent aucun caractère d'organicité.

Nous allons, tout d'abord, passer en revue les stades anatomo-cliniques successifs par lesquels les auteurs sont passés pour en arriver aux conceptions actuelles.

Anatomiquement, les classiques avec Potain et Huchard rattachaient l'angor à la présence de lésions coronariennes auxquelles les auteurs modernes rendent maintenant toute leur importance pathogénique. D'autre part, cliniquement, Huchard avait édité toute une série de règles permettant

de reconnaître « l'angine de poitrine vraie », relevant de la coronarite, de la « fausse angine de poitrine », d'origine névropathique. Cette dernière s'oppose, pour les classiques, de point en point, à la première. Elle se rencontre chez la femme jeune, névropathe entre 20 et 40 ans. Son début est moins brusque que celui de l'angor vrai. Il est précédé d'une sorte d'aura avec céphalée, nausées et baillements prodromiques fréquents. L'accès survient d'ailleurs spontanément, en dehors de tout effort, sans cause provocatrice, ou à la suite d'une émotion, d'une contrariété chez une femme nerveuse. La douleur est moins brutale, moins angoissante que celle de l'angor vrai, plutôt précordiale que rétro-sternale et quelquefois diffuse à toute la région précordiale. Son siège et ses irradiations sont moins fixes, plus variés, plus mobiles. Elle ne donne pas une sensation d'angoisse vraie, mais une sensation de gonflement, de cœur dilaté prêt à éclater. Elle s'accompagne de phénomènes nerveux qui font que, loin d'être immobilisée par sa crise, la malade est agitée, cyanosée, souvent polypnéique. Elle accuse souvent aussi une sensation de constriction du pharynx. L'accès est plus long et dure une demi-heure ou une heure. Sa terminaison est moins brusque que celle de l'angor vrai; elle s'accompagne d'une décharge d'urines claires et abondantes, parfois d'éructations ou d'une crise de larmes. Souvent une hyperesthésie cutanée thoracique survit à l'accès qui d'ailleurs alterne avec d'autres manifestations « nerveuses », asthme ou migraine. Le pronostic de cette angine névropathique est toujours bénin. C'est la « petite angine de poitrine ».

Telle est la fausse angine des classiques telle qu'on peut la rencontrer au cours des « névroses » (hystérie, épilepsie, maladie de Bassedow) et aussi au cours de certaines affections organiques : tabès, affection des nerfs du plexus cardiaque, névrites par inflammation pleurale ou péricardique propagée. Les classiques comprennent aussi dans ce groupe les pseudo-angines « Reflexes » au cours d'affections viscérales, gastriques, hépatiques, abdominales, utérines, ou au cours d'affections des nerfs périphériques : cubital ou intercostaux, et les pseudo-angines diathésiques de la goutte, du rhumatisme, du diabète; les pseudo-angines toxiques, au nombre desquelles l'angine de poitrine tabagique. Toutes ces angines de poitrine sont de

fausses angines purement fonctionnelles qu'on peut distinguer cliniquement des angor vrais grâce aux signes parfois un peu subtils que nous venons de citer. Huchard reconnaît cependant à l'angine de poitrine tabagique une cause vasculaire. Il y introduit même la notion de spasme. Il l'attribue à l'action vaso-constrictive de la nicotine et distingue une angine gastro-tabagique, une angine spasmo-tabagique et enfin une angine scléro-tabagique, cette dernière angine de poitrine vraie.

La notion étiologique de tabagisme, bien que reprise par certains auteurs, semble avoir actuellement beaucoup perdu d'importance, mais la notion de lésion des coronaires et de spasme surajouté est, comme nous le verrons, plus que jamais d'actualité.

Par contre, il allait être facile à Vaquez de démontrer, d'une part, qu'on faisait entrer dans le syndrome de fausse angine des phénomènes qui n'avaient aucun rapport avec l'angine de poitrine et qui relevaient plutôt de névralgies banales (intercostales, phréniques ou bracchiales) ou de cellulite précordiale.

Les douleurs de l'aortite, de la tachycardie paroxystique et de l'arythmie extra-systolique pouvaient entraîner aussi de véritables erreurs de diagnostic.

D'autre part, on confondait inversement avec d'autres affections, certaines crises d'angor authentiques mais atypiques avec manifestations diffuses, telles que la forme épigastrique survenant après les repas et affectant un siège abdominal des douleurs, décrite par les classiques comme fausse angine réflexe de cause gastrique. D'autres formes peuvent prêter à confusion, telles les formes médio-sternales, latero-thoraciques, scapulaires, cervicales ou bracchiales. D'autres fois, c'est l'irradiation qui est atypique et se fait à l'épaule et au bras droit, ou des deux côtés, ou le long de la face latérale du cou jusqu'à l'oreille, au menton, ou au membre inférieur, au testicule.

Ces irradiations, actuellement bien connues, ont été attribuées aux connexions du plexus cardiaque avec le plexus cervical et avec le sympathique. La sensation de constriction de la gorge, l'œsophagisme, les douleurs épigastriques, les troubles laryngés sont attribuables à la participation du pneumogastrique, cependant que les sueurs froides, la pâleur de la face et la dilatation pupillaire traduisent la participation

sympathique. Peut-être que ces manifestations diffuses trouveraient mieux leur explication encore dans l'existence fréquente de spasmes vasculaires multiples, comme nous le verrons. En tout cas, en frappant d'ostracisme toutes les formes à irradiations ou siège atypique et en les reléguant dans le cadre de la fausse angine, les classiques faisaient montre d'un trop grand exclusivisme. Cependant, Potain reconnaissait comme authentique l'angor renversé débutant par le bras gauche, avant de venir donner une douleur retro-sternale caractérisque, mais bien des formes frustes, donnant lieu à une sensation de brûlure ou de déchirement, à une simple sensation douloureuse sans angoisse ou à une angoisse sans douleur, étaient méconnues et confondues.

Cependant, fait capital, l'on avait vu la mort subite survenir au cours de certaines formes jusque là étiquetées : angines névropathiques. La division des classiques en « grande angine ou angor vrai » grave, susceptible de se terminer par la mort et « petite angine névropathique » essentiellement bénigne, devenait donc en présence de tels faits, difficile à appliquer en pratique.

Merklen et Vaquez, en jetant les bases de l'insuffisance ventriculaire gauche allaient bientôt apporter une notion pathogénique nouvelle dans la classification de l'angine de poitrine, désormais divisée en deux grands groupes : « l'angine de poitrine d'effort » caractérisée essentiellement par ses conditions d'apparition à la suite d'un effort quelconque et le plus souvent liée à l'aortite et « l'angine de décubitus », survenant spontanément au cours de l'hypertrophie du ventricule gauche, véritable accident d'insuffisance ventriculaire gauche. Ces deux formes s'opposent. L'angine d'effort survient avant tout chez un homme ayant dépassé la quarantaine et se considérant parfois comme bien portant, mais en réalité atteint d'aortite chronique, le plus souvent syphilitique ou parfois liée à une infection autre ou à une intoxication. Son caractère est d'être provoquée par un effort quelconque, une marche rapide « contre le vent », un travail pénible au moment de la digestion. D'autres fois, une émotion ou le froid sont invoqués par les malades comme cause de la crise. Brusquement, il éprouve une douleur variable dans son intensité; d'abord simple gêne augmentant progressivement s'il reprend sa marche, elle

devient bientôt une sensation de broiement, d'étau, une douleur constrictive insoutenable, à siège retro-sternal présentant des irradiations caractérisques tranversalement, en barre à droite et à gauche du sternum au niveau des premiers espaces intercostaux, en arrière dans la région inter-scapulaire, mais surtout à gauche, au bras et à l'avant-bras gauche. Elle s'arrête parfois au poignet, l'enserrant en bracelet, mais d'autres fois, elle se propage le long du bord cubital de l'avant-bras gauche jusqu'au niveau de l'extrémité des deux derniers doigts de la main gauche. Cette douleur est accompagnée d'une angoisse spéciale avec sensation de mort imminente : le malade reste immobile, pâle, couvert de sueurs, comprimant son sternum ou soutenant son bras gauche de sa main droite. Donnée essentielle : le pouls reste calme, la tension artérielle ne subit à ce moment aucun changement. Il n'y a pas de dyspnée, mais parfois des troubles vaso-moteurs : rougeur des mains et des avant-bras précédant d'ailleurs le plus souvent la crise et, quelquefois, sensation de gonflement des mains pouvant même individualiser une forme spéciale, la forme vaso-motrice (Nothnagel). (Notons ici quel argument cette forme représente en faveur de l'hypothèse du spasme vasculaire dans la pathogénie de l'angor.) Cette crise s'atténue rapidement avec l'immobilité et peut même ne durer que quelques secondes ou quelques minutes. Le malade ne garde après sa crise, qu'un peu d'endolorissement et de tremblement. Contrairement à l'affirmation des classiques, il n'est pas rare de voir survenir après une crise d'angor vrai, des phénomènes tels que hoquet, éructations, mictions abondantes, autrefois considérés comme des stigmates d'angine nevropathique. La gravité d'un tel accès est faite de la possibilité d'une mort subite. Parfois, une syncope passagère en est le diminutif (Gallavardin). Le pronostic éloigné de cette forme est grave et facteur du nombre et de la répétition à court intervalle des crises qui peuvent arriver à réaliser un véritable état de mal angineux (Weissenbach).

L'angine de poitrine de décubitus, conséquence de l'hypertrophie du ventricule gauche et accident d'insuffisance ventriculaire gauche, se présente différemment. Là, l'angor cœxiste avec d'autres phénomènes : tachycardie, dyspnée asthmatiforme, œdème pulmonaire. Elle survient spontané-

ment, le plus souvent la nuit. Le malade est réveillé par une sensation douloureuse, rapidement angoissante. Les douleurs ont des irradiations moins caractérisques. Elles irradient, en effet, dans les épaules et les membres supérieurs, mais souvent des deux côtés sans prédominance à gauche. Le pouls est rapide, la prise de la tension montre un abaissement brusque de la maxima, une élévation de la minima. Cette chute de la tension différentielle s'accompagne à l'auscultation d'assourdissement des bruits du cœur et parfois de l'apparition d'un bruit de galop. La crise est de durée plus longue et parfois l'apparition de dyspnée et d'expectoration rosée, spumeuse avec marée montante de râles dans le poumon, annonce un œdème pulmonaire intriqué. Le malade peut mourir d'asphyxie et d'asystolie aiguë si l'on ne pratique d'urgence, à ce moment, une abondante saignée. S'il survit, le pronostic éloigné est celui de l'insuffisance ventriculaire gauche.

Telles étaient les deux formes schématiquement séparées. Depuis lors, les auteurs ont attiré l'attention sur la difficulté fréquente d'appliquer de nouveau en pratique une telle division. Chez le même malade, on peut voir alterner une crise d'angor de décubitus. D'autre part, Vaquez signale lui-même qu'on peut voir l'angor d'effort le plus authentique s'accompagner d'œdème pulmonaire et que, si ce syndrome est l'apanage de l'angine de décubitus, il n'est pas incompatible avec l'angine d'effort. Pathogéniquement, on doit reconnaître à ces deux formes la même cause. Elles traduisent « la souffrance du plexus cardiaque ». Elles se rencontrent au cours des dilatations cardio-aortiques aiguës ou chroniques, qu'il s'agisse d'aortite chronique syphilitique, d'anévrisme aortique, d'insuffisance aortique type hogdson ou d'insuffisance ventriculaire gauche au cours d'hypertension isolée ou associée à une sclérose rénale. L'angor peut d'ailleurs aussi apparaître au cours de cardiopathies valvulaires : insuffisance aortique type corrigan, ou rétrécissement mitral, hypertrophie primitive du cœur, infarctus du myocarde avec syndrome cardio-gastro-angineux, tachycardie paroxystique, myocardite. Quant aux autres circonstances étiologiques, telles que troubles névropathiques, lésions gastriques, intoxications, certains auteurs se refusent encore à les reconnaître comme cause d'angor vrai. D'ailleurs, l'angor signalé au cours du diabète, de la goutte,

du saturnisme, du tabès, peut relever de complications cardio-vasculaires de ces maladies et non en dépendre directement. Les dilatations aortico-cardiaques ne sont pas toutefois les seules causes pouvant agir sur le plexus cardiaque ; les tumeurs du mediastin, les pleurésies diaphragmatiques (angor pré-pleurétique de Dieulafoy), les péricardites aiguës débutant par un syndrome angineux, l'aérophagie bloquée ou l'aérocolie peuvent agir de même.

Il n'en restait pas moins que l'angine de poitrine pouvait apparaître en dehors de toute cause objective et chez un individu sain en apparence sans qu'on put invoquer la souffrance du plexus cardiaque sous l'influence d'une compression. Dans ces dernières années, des acquisitions nouvelles ont permis d'expliquer de tels faits et il a fallu rendre toute leur importance aux artères nourricières du cœur dans la pathogénie de l'angor pectoris. Il était déjà de règle, en présence d'une crise survenant isolément, de rechercher la syphilis que l'on pouvait, faute de mieux, rendre responsable d'une plaque d'aortite discrète, localisée dans la région sus-sigmoïdienne. Gallavardin et les auteurs modernes ont montré toute l'importance des lésions coronariennes souvent latentes, soit qu'il s'agisse d'oblitération des coronaires, soit qu'il s'agisse de spasme coronarien.

Cette notion de spasme élargit beaucoup le cadre de l'angine de poitrine et l'on distingue actuellement : l'angor associé, symptomatique des affections diverses que nous avons citées et l'angor solitaire d'interprétation plus délicate. Il ne s'agit plus là d'angor uniquement fonctionnel. Si la clinique ne parvient pas toujours à mettre en évidence les lésions qui en sont responsables, elles n'en existent pas moins et sont le plus souvent coronariennes. Pour Gallavardin, il s'agit de coronarite primitive évoluant seule et pour son propre compte et non plus de coronarite consécutive à une aortite syphilitique confirmée. Seule l'électrocardiographie permet de noter les troubles des complexes électriques cardiaques dus à la coronarite, qui ne viennent se traduire cliniquement que par une crise brusque d'angor. Souvent, c'est l'autopsie seule qui vient montrer qu'il s'agit bien de sténose incomplète des vaisseaux par épaississement des parois intéressant une seule ou les deux coronaires. S'il y a thrombose, le tableau clinique réalisé est

celui de l'angine aiguë fébrile décrite par Lian, Clerc et ses élèves. Mais ce n'est pas tout. L'existence de lésions anatomiques ne suffit pas à expliquer le déclenchement brusque et la nature spasmodique des crises. Ce déclenchement se produit sous des influences qui, le plus souvent, n'ont d'ailleurs aucun caractère d'organicité : émotion, geste professionnel, effort « dont le rôle tient plutôt à la qualité qu'à l'intensité » (A. Dumas). Il faut donc faire intervenir dans la pathogénie de la crise un spasme localisé au niveau des coronaires. Or, l'intensité d'un spasme n'est jamais proportionnelle à l'intensité des lésions. Certaines crises très bruyantes et très dramatiques se développent autour de lésions minimes, alors que des lésions plus étendues constatées aux autopsies n'ont jamais donné lieu à la production d'angor. L'existence d'un spasme vasculaire coronarien paraît actuellement bien démontré. Dans sa description des crises vasculaires, Pal en cite qui comportent des symptômes angineux. Galli, Gawadiaz et Bard ont décrit des cas où les spasmes vasculaires s'associaient ou alternaient avec des crises angineuses. Dans un cas récent de Gravier, l'angor s'intriquait avec des paralysies transitoires. Dans plusieurs observations de A. Dumas, il s'intriquait avec des phénomènes spasmodiques de claudication intermittente ou de paralysies transitoires durant la crise ou indépendantes d'elle. Dans deux observations récentes, A. Dumas rapporte deux cas d'angor « digestif » qui lui permettent de penser que le spasme est là, déclenché par un choc anaphylactique d'origine alimentaire. Il s'agit d'angor digestif lié à une hémoclasie digestive. L'abaissement tensionnel qui en résulte rend difficile la circulation dans un myocarde déjà mal irrigué, du fait de lésions coronaires plus ou moins discrètes. Gallavardin insiste, en effet, sur la nécessité d'une certaine tension pour permettre le maintien de la circulation au niveau des coronaires. Peut-être la chute de tension qui se produit au cours de la crise serait-elle responsable du spasme, qu'il s'agisse d'angor d'effort, d'angor de décubitus ou d'angor émotif. Le rôle du spasme est, en tout cas, de premier ordre, la lésion anatomique ne suffisant pas à tout expliquer. S'il s'agit de coronarite aiguë évolutive, la thrombose ou la seule infection déclenchent le spasme, s'il s'agit de coronarite chronique athéromateuse, il est possible qu'aucune crise angineuse vienne jamais la déceler et qu'elle

reste une trouvaille d'autopsie. Il faut que le spasme intervienne occasionnellement pour déclencher l'angor.

C'est là une notion nouvelle et précieuse. Si l'angine de poitrine névropathique des classiques n'existe plus, sa description clinique n'en reste pas moins exacte, à savoir que le spasme se produira plus volontiers chez des malades nerveux, émotifs, anxieux, présentant en un mot un terrain spasmophile.

On sait d'ailleurs que le facteur angoisse est éminemment variable dans l'angine de poitrine, selon l'état psychique du sujet. Il faut donc tenir le plus grand compte de ce terrain hyperémotif et de l'hyperexcitabilité du système neuro-végétatif dans le traitement de l'angine de poitrine.

A côté du traitement causal, antisyphilitique, tonicardiaque, il faut instituer chez ces malades une hygiène générale sévère en leur évitant non seulement les fatigues, mais encore les émotions violentes, en leur rendant le repos et le sommeil. La médication antispasmodique doit être avant tout une médication sédative générale. Les médications toxiques basées sur l'emploi des dérivés de la malonylurée ou des alcaloïdes (atropine et morphine) nous semblent avoir de graves inconvénients dans les cas où le myocarde et le rein sont fréquemment atteints. D'autre part, l'emploi de l'opium peut être le point de départ d'une toxicomanie grave. Nous donnerons la préférence aux préparations plus maniables, telles que le cratægus, la passiflore, le saule blanc. Dans l'établissement d'une médication sédative générale, la *Passiflorine,* qui réunit ces trois éléments, nous semble apporter un recours précieux. Son emploi modifiera heureusement le terrain anxieux, spasmophile sur lequel, nous l'avons vu, viennent se greffer tous les troubles angineux autrefois considérés comme « névropathiques » actuellement reconnus organo-fonctionnels depuis l'angoisse simple du cardiaque jusqu'à la crise d'angor la plus typique. L'élargissement logique du cadre clinique de l'angine de poitrine doit donc s'accompagner d'une thérapeutique également large faisant une large part au terrain et à la médication sédative générale, qui est la meilleure médication antispasmodique susceptible d'empêcher l'apparition ou le retour des crises angineuses.

LES BERNACHES

« Tant que nous aurons du bois pourri, dit un vieux proverbe, nous aurons des canards. » C'est qu'on croyait alors que le vieux bois, pourri dans la mer, engendrait une coquille, et que de cette coquille naissait un canard. Tout le monde, au Moyen Age, ajoutait foi à ce conte.

On ne trouve pas trace de cette erreur dans les auteurs de l'Antiquité. Mais elle est bien antérieure au XIII[e] siècle. Elle s'est propagée jusqu'au XVII[e] siècle à travers les livres des voyageurs et les traités d'Histoire Naturelle. Il y a moins de cinquante ans, on trouvait encore des pêcheurs de nos côtes qui n'assignaient pas d'autre origine aux macreuses, aux bernaches et autres oiseaux sauvages du même genre.

On comprend qu'en voyant apparaître ces oiseaux en nombre considérable, sans que l'on pût découvrir les endroits où ils pondaient et où ils couvaient, nos ancêtres aient émis les conjectures les plus bizarres.

L'opinion la plus accréditée était celle qui leur attribuait une origine marine, que l'on cherchait tantôt dans le bois de sapin pourri, tantôt dans les mousses, tantôt enfin dans un petit animal que l'on trouve fixé en grand nombre sur les bois flottants et que nous savons être aujourd'hui un crustacé cirripède. Les caractères extérieurs de cet animal sont : un pédicule flexible en forme de tube, par lequel il se fixe sur un corps marin ; une espèce de carapace à cinq valves entre lesquelles passent douze paires de cirres.

C'est probablement à la ressemblance éloignée que ces cirres peuvent présenter avec des barbes de plumes, qu'il faut attribuer l'erreur de ceux qui ont cru y voir des ailes. Le nom seul d'anatife donné à ce crustacé (de *anas*, canard ; *fero*, je porte), rappelle un des préjugés les plus étranges qui aient jamais pu s'accréditer chez les hommes instruits, comme chez les ignorants.

Quantité d'auteurs font également naître les bernaches sur certains arbres de l'Irlande, de l'Ecosse, des îles Orcades. Les

arbres qui devaient porter ce genre de fruits ressemblaient à des saules dont les branches portaient à leur extrémité de petites boules gonflées contenant des oisillons couverts de duvet. Hœfer, dans son *Histoire de la Zoologie*, se demande s'il ne faut pas voir là une allusion au cotonnier chargé de capsules entr'ouvertes.

Bien qu'Albert le Grand eût repoussé ces contes relatifs à la reproduction des bernaches, on les vit, aux XVI[e] et XVII[e] siècles, accueillis par des savants tels que Lobel, Conrad Gesner, Aldrovande. Ce dernier semble hésiter pourtant à ajouter entièrement foi à cette fable; « mais, dit-il, le fait est tellement affirmé par les savants illustres de son temps, qu'il préfère se tromper avec tous plutôt que d'avoir seul raison contre tous. » Ceci dit, il s'empresse de donner une belle figure de l'arbre à bernaches couvert de fruits dont une partie s'entr'ouvre en laissant échapper des oisillons.

Cent autres auteurs parlent en effet de ce prodige comme d'une chose hors de doute et de contestation. On trouve leurs opinions résumées dans le curieux ouvrage de Claude Duret, qui « par ses doctes livres imprimés, par ses disertes harangues et par ses honnestes desportements, plaisait fort au roy Henri IV » (1). Elles sont groupées en deux chapitres:

Chap. 36. — *Des arbres des isles Hébrides, les troncs ou bois desquels cheuz dans la mer et pourris par l'eau marine, se muent et changent dans quelque temps en vers, puis en oyes ou canes vivantes.*

Chap. 37. — *De certains autres arbres, les fruicts et les feuilles desquels se muent et changent en oyseaux vivans et volans; et aussi de certains autres arbres, les feuilles desquels tombées dans les eaux se muent et changent en poissons, vivans dans les dites eaux; et les feuilles cheutes sur terre se transforment en oyseaux volans.*

Nous n'en citerons que quelques passages. D'abord celui-ci, extrait de la *Description de l'Europe*, d'Aeneas Sylvius, qui fut pape sous le nom de Pie II.

« Nous avons autrefois entendu qu'en Ecosse, il y avoit un arbre lequel estant creu sur le rivage d'une rivière produisoit des fruicts qui avoient la forme de canes, et qu'estant près de

(1) Claude Duret, *Histoire admirable des plantes et herbes esmerveillables et miraculeuses en nature...* Paris, 1605.



« *Portraict de l'arbre, lequel estant pourry produit des vers, puis des canards vivans et volans* ».
(D'après l'*Histoire admirable des plantes* de Claude Duret, 1605)

meurir, ils tomboient d'eux-mesmes, les uns en terre, les autres en l'eau, et que ceux qui tomboient en terre pourrissoient; ceux qui estoient tombés en l'eau prenans vie nageoient sur les eaux et s'envoloient avec plumes et aisles en l'aër... »

Notons en passant que l'auteur du *Physiologus* voit là une parabole signifiant que nul homme n'est régénéré s'il ne se trouve lavé par les eaux du baptême, et que ceux qui n'ont point le bonheur d'y être immergés doivent être considérés comme absolument perdus.

Duret cite encore Mandeville :

« L'Autheur très ancien, en son *Livre des Merveilles* : Plusieurs grands clercs d'Angleterre disent qu'en Hybernie, isle de la mer, près Angleterre (1), sur le rivage de la mer sont certains arbres, formez à la façon de feuilles, esquels quand ce vient sur le temps nouveau, il s'engendre et se germe petits boutons, qui après tant croissent qu'ils deviennent oyseaux volans, et dient les hommes d'Angleterre et Escosse, qui les ont veus et visitez, que les germes qui chéent de ces arbres dans la mer deviennent poissons; et aussi les germes qui chéent sur la terre deviennent oyseaux qui ressemblent à petites oyes et sont couverts de diverses plumes. »

Le bon Duret ne met pas en doute la véracité de ces récits. Mais il hésite à croire un certain Georgius Pictorius, lequel « rapporte, voire asseure que ces oyseaux ont dans leur corps des roignons et une vessie : ce qui (s'il est vray) est plus esmerveillable et digne de plus grande admiration ».

On a cru longtemps, en effet, que seuls les « bêtes qui engendraient » avaient des reins et une vessie et que les oiseaux faisaient exception à cette règle.

Duret cite encore cet extrait des *Relazioni Universali* du jésuite Jean Botero, qui parurent à Rome en 1592 :

« Un certain Jean Botero, dit-il, escrit en langage italien : En ces isles (Iles Hébrides) il naist certaines oyes, qu'aucuns appellent Bernaches, en une façon esmerveillable.. Ces oyes s'engendrent de certains arbres, par ce que tombant leur fruict (qui est semblable aux pommes de pin) dans la mer, peu de temps ils deviennent oyseaux, et en mange-t'on indifféremment tant en caresme qu'aux autres jours à manger chair... »

(1) Hybernie, c'est l'Irlande.



« *Portraict de l'arbre, les feuilles duquel tombées dans les eaux se muent en poissons, et les feuilles cheutes sur terre se transforment en oyseaux volans.* »
(D'après l'*Histoire admirable des plantes,* de Claude Duret, 1605).

Puisqu'on les croyait issus d'un arbre, d'un coquillage ou d'une planche pourrie, le canard et la macreuse n'étaient pas considérés comme de la viande, et il était permis d'en manger pendant le carême dans les couvents les plus austères. On trouvera sur ce sujet tout un chapitre dans le *Traité des dispenses du Carême* du pieux docteur Hecquet.

⁂

Il fallut, pour modifier ce préjugé sur l'origine des bernaches, que l'on découvrit dans les mers polaires les lieux où nichaient les macreuses. Deusingius, dans sa dissertation *De Anseribus Scoticis* (1659), affirme qu'il a découvert que les macreuses pondent des œufs comme les oies; l'année suivante, Childrey, dans son *Histoire des singularités naturelles d'Angleterre, d'Ecosse et du pays de Galles,* annonce qu'il est parvenu à trouver, tout au nord de l'Ecosse, des macreuses couvant leurs œufs; André Graindorge, en 1680, rétablit également la vérité dans son *Traité de l'origine des macreuses.*

Il semblerait que cela fût suffisant pour réduire à néant toutes les opinions extravagantes que nous avons rappelées. Il n'en fut hélas rien. Bien des auteurs continuèrent à rejeter la vérité pour s'en tenir aux vieilles billevesées.

L'abbé de Valmont, qui s'était fait le champion de la théorie des anatifes, se refuse à admettre les idées nouvelles.

« Je crains bien, écrit-il, que M. Childrey ne soit pas au fait. Il n'a pas réfléchi que les animaux qui ont le sang froid comme les poissons et les macreuses ne couvent point leurs œufs. Pourquoi les couveraient-ils ? Ils perdraient bien leur temps. Serait-ce pour réchauffer leurs œufs ? Mais comment les chaufferaient-ils ? car enfin les poissons et les macreuses sont des animaux froids comme marbre ! »

Sa logique va plus loin encore. Les anatifes, qu'il considère comme des « larves de palmipèdes » sont cependant des plantes. « La preuve, dit-il, c'est qu'on les trouve réunis en bouquet. »

On voit à quelles aberrations peuvent mener des idées préconçues ! Sans doute l'abbé Valmont craignait-il de faire acte d'hérésie en admettant, contrairement aux décisions de l'Eglise sur les aliments gras ou maigres, que les oiseaux aquatiques sont autre chose que des poissons emplumés !



LABORATOIRES DE LA PASSIFLORINE
G. REAUBOURG
2, Rue Boucicaut, PARIS



N° 9



HISTOIRE DE LA MÉDECINE
LITTÉRATURE, ARTS, ANECDOTES
VARIÉTÉS



Édité par
LES LABORATOIRES DE LA PASSIFLORINE
G. REAUBOURG
Dr en Pharmacie
2, Rue Boucicaut.
Paris



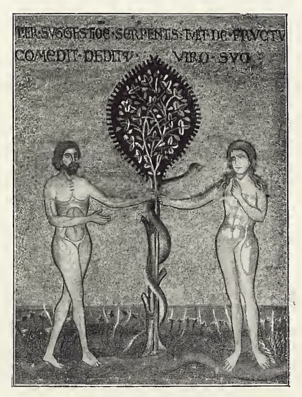
L'ARBRE DU BIEN ET DU MAL

Après avoir décrit, en quelques traits majestueux, la vie heureuse de nos premiers parents dans le jardin de délices que Dieu leur avait donné comme demeure, la *Genèse* aborde le récit de la chute d'Adam et d'Eve, la perte de leur innocence, l'expulsion de l'Eden, la condamnation au labeur et à la mort.

Au milieu du jardin était l'arbre de la Connaissance du Bien et du Mal, et Dieu avait défendu à l'homme de manger de ses fruits, disant : « Le jour où tu en mangeras, tu mourras. » Mais le serpent était rusé, et la femme faible et crédule : il la persuada de manger du fruit défendu et elle en donna à son mari, qui en mangea aussi. A peine y eurent-ils goûté que leurs yeux s'ouvrirent : ils connurent qu'ils étaient nus, et, remplis de honte et de confusion, ils cachèrent leur nudité avec des feuilles de figuier entrelacées : c'en était fini à jamais de l'âge d'innocence.

Quel était donc ce fruit défendu, et de quelle espèce était l'arbre du bien et du mal ? Les exégètes ont discuté cette question sans arriver à la résoudre.

Le rabbin Barcèphas et le rabbin Méir ont pensé à la vigne :



Mosaïque de la Cathédrale de Monréale
(XIIe *siècle*).

ils en donnent cette raison que le vin est ce que les hommes aiment le plus et que le jus de la treille a la perfide vertu de troubler l'esprit, ravalant l'homme au-dessous de la bête.

Théodoret, Procope de Gaza et Saint-Isidore de Péluse opinent pour le figuier et leur opinion est fortement appuyée par le savant Jean Becan plus connu sous le nom de Goropius (1). Suivant cet auteur, l'arbre dont nos premiers parents

(1) Jean Becan, plus connu sous le nom de Goropius Becanus, naquit en Brabant en 1518, et pratiqua la médecine à Anvers. Très versé dans les langues, il prit plaisir à développer de singuliers paradoxes : il prétendit, entre autres choses curieuses, que la langue flamande était celle que parlait Adam.

étaient le plus près, au moment du péché, était le figuier, puisqu'ils en prirent les feuilles pour couvrir leur nudité. De plus, le fruit du figuier est agréable à l'œil, doux au goût, et



JACOPO DELLA QUERCIA
(Eglise San Petronio à Bologne.)

peut très bien soutenir l'éloge qu'en a fait la Genèse : ***Erat pulchrum visu et aspectu delectabile.*** Le savant théologien espagnol Tostat réfute cette assertion et observe judicieusement qu'il n'est pas à présumer qu'Adam et Eve eussent pris pour se couvrir les feuilles d'un arbre dont le fruit leur avait été si préjudiciable.

D'autres auteurs ont parlé du cerisier, de l'oranger, du froment, du bananier, appelé parfois « pommier du Paradis » ou « figuier d'Adam », parce qu'on a pensé, sur la seule rai-



HANS BURGKMAIR. (*Bois gravé*).

son de la largeur de ses feuilles, que c'était avec elles qu'Adam et Eve avaient fait les ceintures dont ils se couvrirent après leur péché.

Les mahométans à l'époque de la découverte de Ceylan, qu'ils regardaient, à cause de la douceur de son climat et de la prodigieuse fécondité de son sol, comme le siège du paradis



HANS SEBALD BEHAM. (*Bois gravé*).

terrestre donnèrent le nom de *Pommier d'Eve* ou d'*Arbre du fruit défendu* au *Tabernœmontana dichotoma*, dont le fruit, d'une belle couleur orange et marqué d'une dépression, est un poison violent. D'après eux, cette dépression serait l'em-

preinte de la dent d'Eve, et il faudrait voir là un avertissement donné aux hommes de se défier de ces fruits dont l'apparence est si séduisante et dont l'usage serait si funeste.

Un savant allemand vient de proposer d'identifier l'Arbre du Bien et du Mal avec le papayer dont le fruit, connu sous le nom vulgaire de « Melon des tropiques », est fort estimé



RAPHAËL. (*Rome, Loges du Vatican*).

dans certains pays. A l'appui de son dire il invoque de curieuses considérations linguistiques.

« Si l'on remonte aux sources du nom de cet arbre dans les diverses langues, dit-il, on remarque que ce nom semble suivre une loi mystérieuse dans le monde entier et qu'il porte toujours en lui la racine « père » ou « mère ».

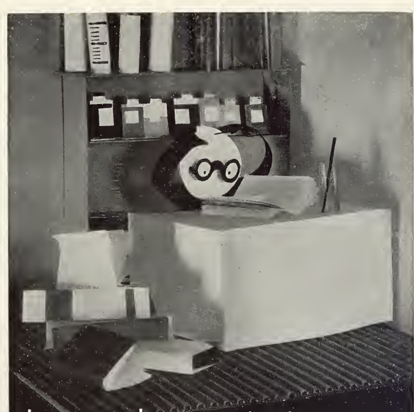
« En Afrique, j'ai trouvé les noms suivants : ***Papaï***; chez les Anglais : ***Papauw***; et dans la langue arabe, qui ne connait pas le « p » : ***Babay***. En Amérique espagnole, le fruit s'appelle ***Papaya***; dans les régions de langue portugaise, ***Mamao***, mot qui veut dire : « sein maternel ». Les insulaires des mers du



MINIATURE DU BRÉVIAIRE GRIMANI.
(Bibliothèque Saint-Marc à Venise).

Sud unissent la racine paternelle et maternelle dans le mot: *Papamoya*.

« Cet accord linguistique de tous les peuples, joint au fait qu'on donne à ce fruit, universellement, la même racine qu'à « père » et « mère », doit encourager notre imagination à le regarder comme quelque chose de très particulier surtout de très vieux, probablement même comme le premier fruit connu



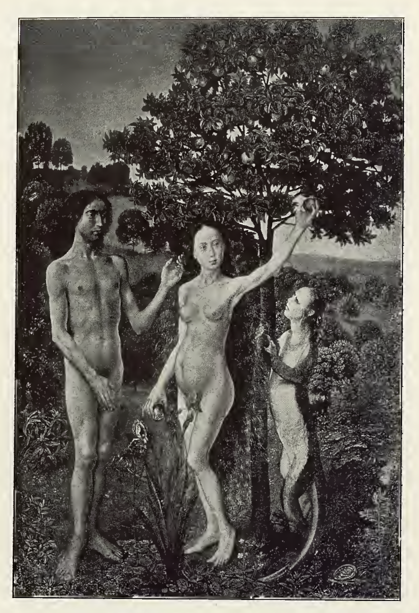
par les hommes. N'est-on donc pas induit à le considérer comme le fruit défendu, surtout si l'on ajoute que dans l'Hindoustan il est nommé *Papaya* mot qui signifie aussi : « le péché arriva ».

Mais l'opinion générale tient pour un pommier. Aucun passage de la Genèse ne semble pourtant autoriser cette préférence. La Bible parle d'un fruit, mais ne dit pas de quelle espèce il était. Ce qui paraît avoir donné lieu au préjugé général sur le pommier d'Adam, c'est que le mot *malum* a tantôt un sens générique, tantôt un sens particulier. Les Latins disaient : *malum persicum*, une pêche; *malum aureum*, une orange; *malum granatum*, une grenade; et quelquefois tout simplement *malum*, une pomme, Enfin, *malum* pomme ressemble trop à *malum* mal pour qu'il n'y ait pas eu une association d'idées inspirée par cette similitude verbale. Ce sont là des raisons suffisantes pour qu'il soit inutile d'invoquer, comme certains l'ont fait, une interprétation risquée du verset du Cantique des Cantiques : *Sub arbore malo suscitavi te; ibi corrupta est mater tua; ibi violata est genitrix tua.* « Je t'ai engendrée sous le pommier; c'est là que ta mère s'est corrompue; c'est là que celle qui t'a donné la vie a perdu sa pureté. »



La Genèse ne s'expliquant pas sur l'essence de l'arbre du Bien et du Mal, les artistes ont été fort embarrassés quand il s'est agi de le représenter dans leurs œuvres. Suivant les époques, suivant les lieux où ils vivaient, suivant aussi les différentes traditions, ils ont fait leur choix.

« En général, remarque Didron, dans son *Iconographie chrétienne*, c'est le figuier qu'ils ont choisi, surtout en Grèce, parce que cet arbre est le préféré pour la douceur et la quantité de ses fruits. Dans le couvent de Saint-Grégoire, au mont Athos, l'arbre de la science est un oranger. En Italie, aussi, l'oranger, le figuier sont les deux arbres qu'on représente assez volontiers comme ayant séduit les regards et le goût d'Eve et d'Adam. Dans le *Speculum humanæ salvationis*, manuscrit latin exécuté en Italie au XIV[e] siècle, l'arbre de la science est



HUGO VAN DER GOES. (*Musée de Vienne*).

un figuier, comme sur les tableaux byzantins; Adam et Eve ont chacun un serpent réel qui leur offre une figue. Dans la ***Biblia sacra,*** dont les miniatures, qui sont du XV[e] siècle, ont été, pour quelques-uns du moins, exécutées en Italie, l'arbre



JEAN GOSSAERT, *dit* MABUSE. (*Musée de Berlin*).

fatal est un oranger; le serpent est à tête de femme. Ces deux manuscrits sont à la Bibliothèque impériale. En Bourgogne et en Champagne, où l'oranger est inconnu et où le figuier donne des fruits sans sirop, on a quelquefois figuré

la vigne comme arbre de la science du bien et du mal. En Normandie, où la vigne ne vient pas et se remplace par le



LUCAS CRANACH. (*Pinacothèque de Dresde*).

pommier, une des richesses de la contrée, c'est autour d'un pommier chargé de fruits abondants et vermeils que les sculpteurs et les peintres ont parfois enroulé le serpent; le cerisier n'a pas été dédaigné, et je crois l'avoir remarqué en Picardie et dans l'Ile-de-France. L'arbre varie donc souvent; mais

l'idée qui fait choisir celui-ci dans une contrée, celui-là dans une autre, le figuier au XII[e] siècle, le pommier au XIV[e], le cerisier au XVI[e], l'idée est la même : on choisit l'arbre réputé le plus précieux dans le pays et à l'époque où l'on vit. »

Malgré ce qu'écrit Didron, il est rare de voir l'arbre du bien et du mal figuré sous l'aspect d'un cep de vigne. En dépit de longues recherches, je n'ai pu trouver qu'un soubassement de chapiteau conservé dans la cour de l'Ecole Nationale des Beaux-Arts : sculpture du XIV[e] siècle, malheureusement en trop mauvais état pour en prendre une photographie convenable. Le cep de vigne y est parfaitement reconnaissable et c'est une grappe de raisin qu'Eve présente à Adam.

L'oranger, pour être plus fréquent, ne se rencontre guère que dans les miniatures. C'est surtout le figuier et le pommier que les artistes ont représentés le plus souvent. Dans la masse considérable de documents qu'il est loisible d'examiner, — il est, en effet, peu de sujets qui aient été aussi souvent traités que la *Tentation* — il serait vain de tenter une classification. Celle qu'a esquissée Didron apparaît très arbitraire. Figuier et pommier — ce dernier avec une prédominance nettement marquée — apparaissent tour à tour, à toute époque et dans tous les pays, chaque artiste obéissant surtout à ses préférences personnelles.

Sur la mosaïque de la cathédrale de Monréale, qui date du XII[e] siècle, c'est un figuier, sans doute très stylisé mais très reconnaissable à la forme de ses feuilles et de ses fruits, qui représente l'arbre du bien et du mal.

C'est encore un figuier qu'a sculpté Jacopo della Quercia (1374-1438) sur l'un des admirables bas-reliefs de la façade de San-Petronio à Bologne. Dans cette composition volontairement sobre où la robustesse des figures, la vigueur presque rude de la facture, la science du nu, évoquent invinciblement le nom de Michel-Ange, l'arbre est admirablement traité avec son tronc lisse, ses feuilles épaisses et touffues, la forme allongée de son fruit.

Hans Burgkmair (1473-1517) dans la très belle gravure sur bois que l'on voit ici a peuplé son paradis terrestre d'arbres d'essences variées : cocotier, palmier dattier, poirier (?)

Mais c'est au tronc d'un figuier que s'enlace le serpent tentateur, et le fruit qu'Eve tend de sa main droite à Adam est bien une figue, reconnaissable plus à la feuille qui y reste attachée qu'à sa forme ronde.



RUBENS. (*Madrid, Galerie du Prado*).

Ce sont des fruits analogues que porte l'arbre à la tête de mort d'Hans Sebald Beham (1500-1550). Mais la feuille est bien d'un figuier, de même que le tronc formé de branches intimement entrelacées.

Figuier encore l'arbre de la *Tentation* de Raphaël autour duquel s'enroulent les anneaux monstrueux d'un serpent à tête de femme.

Dans les œuvres d'art de toutes les époques, le pommier — comme je l'ai dit — prédomine. En voici quelques-unes, choisies parmi les moins connues.

C'est d'abord une des admirables miniatures du XV[e] siècle qui ornent le célèbre *Bréviaire Grimani* de la Bibliothèque Saint-Marc de Venise. Le paradis terrestre s'y offre à nous sous l'aspect d'un jardin bien tenu, aux allées désherbées où les paons font la roue. Le tentateur est un monstre curieux, mi-lézard mi-enfant.

L'Eve d'Hugo van der Goes, peinte vers 1465, tient dans sa main droite une pomme dans laquelle elle a déjà mordu, tandis qu'elle cueille de la main gauche celle qu'elle va offrir à Adam. Celui-ci attend dans une attitude figée, l'œil vague, esquissant de sa main droite grande ouverte un geste de pudeur en contradiction avec le texte saint, puisque, d'après la Genèse, il n'avait pas dû encore s'apercevoir de sa nudité.

Dans la toile de Jean Gossaert, dit Mabuse (1478-1533) qui est au Musée de Berlin, réplique assez libre, mais infiniment plus gracieuse, de la *Tentation* du château d'Hampton-Court, la pomme qu'Eve tient à la main a le velouté d'une pêche. Le mouvement des deux personnages, l'arrangement des jambes d'Eve si particulier à Gossaert, peuvent donner à l'ensemble comme une sorte de rythme de danse; il n'empêche qu'on trouve rarement une physionomie aussi expressive aussi réellement « tentatrice » que celle de cette jeune femme blonde.

Combien nous apparaît plus froide, moins sensuelle et, à vrai dire, aussi peu intelligente, l'Eve de Lucas Cranach qui est au Musée de Dresde.

Voici enfin le Rubens du Prado. A côté du figuier sur une branche duquel est perché un perroquet, le maître a placé l'arbre du bien et du mal : c'est à n'en pas douter un pommier, quoique son fruit ressemble assez à une grenade.

Jean AVALON.


la passiflorine
est le médicament de
la Femme

LES INSTABLES CARDIAQUES

C'est surtout pendant la guerre que ce syndrôme s'est bien individualisé; il fut étudié sous différents noms : tachycardie émotive, névrose tachycardique, cœur irritable, syndrôme d'effort, etc.

Les sujets qui rentrent dans ce cadre nosologique viennent consulter leur médecin pour des raisons diverses : parfois, ce n'est qu'une impression de lassitude générale ou de l'essoufflement à l'effort — plus souvent, l'attention est déjà attirée vers le cœur, parce que ces malades se plaignent de « *palpitations* ».

Il est assez difficile de savoir exactement ce que les malades appellent des palpitations. Ce peut être la perception de battements irréguliers et tumultueux, constants ou intermittents; ou des douleurs mal caractérisées en coups d'aiguille au niveau du cœur; ou simplement l'impression de « gros cœur » encombrant tout le thorax et y battant. Ribierre avait toujours soin de faire préciser aux malades aussi exactement que possible ce qu'ils ressentaient et il définissait les « palpitations » : les sensations entraînées par la « perception douloureuse de l'activité cardiaque ».

Plus rarement un vertige persistant ou des syncopes répétées attireront l'attention du médecin vers le système cardio-vasculaire.

Si l'on prend le pouls, on le trouve régulier, mais à 80 à un moment et à 120 à l'autre; il n'y a d'ailleurs pas de « faux pas » (Huchard) par extrasystoles ou pauses systoliques, ou en tout cas les extrasystoles sont rares. Cette tachycardie est très sensible aux mouvements respiratoires, l'influence normale de la respiration sur le pouls s'exagérant largement; enfin, cette instabilité revêt un rythme journalier spécial pour chaque malade et il y a des heures de la journée où le pouls est affolé, d'autres où il est presque normal.

L'auscultation permet de constater l'érethisme cardiaque, la rareté des extrasystoles et la fréquence extrême des souffles extra cardiaques. Ceux-ci risquent d'ailleurs de faire croire à une cardiopathie : leur variabilité, leur siège, leur absence de propagation les feront reconnaître.

La pression artérielle est normale avec un maxima aux environs de 15 l'examen radiologique est négatif montrant un cœur non hypertrophié et non dévié.

Il y a une série de recherches qui, chez ces instables cardiaques sont essentielles : ce sont celles qui essaieront de déceler un léger état basedowien avec troubles du sympathique. Les nerfs accélérateurs du cœur sont en effet hyperexcitables, et c'est pourquoi le rythme des pulsations varie si rapidement, cette hyperexcitabilité peut être sous la seule dépendance de la sympathicotonie, mais bien souvent s'y associe une légère hyperthyroïdie.

On cherchera donc les signes de la série sympathique :

Activité débordante — irritabilité — maigreur sans anorexie — diarrhée — polyurie — etc.

On mettra en évidence toute la série des petits signes du Basedow dont la tachycardie est déjà un élément, et l'on pourra appuyer son diagnostic par l'épreuve du métabolisme basal.

Ceci nous mène à la thérapeutique : *Il ne faut pas considérer ces malades comme des cardiaques,* d'ailleurs on ne trouve pas à la base d'un tel syndrôme de rhumatisme articulaire par exemple ou d'autres affections déterminant des cardiopathies; *ces instables cardiaques sont des nerveux, des émotifs et des surmenés,* et leur état d'hyperexcitabilité doit pourtant être sérieusement traité, car après avoir duré un moment, il n'a aucune tendance à s'améliorer et il va gêner grandement l'activité du malade.

La thérapeutique demandera une bonne hygiène et la cessation du surmenage. Il serait une faute de donner de la digitale ou de l'ouabaïne et la médication doit être orientée vers le corps thyroïde et vers le système sympathique.

Pour le corps thyroïde, il faut que les signes de son atteinte soient bien nets (ce qui est rarement réalisé), pour que l'on se décide à agir avec énergie, soit par l'hémato-éthyroïdine ou l'iode, soit par la radiothérapie ou la chirurgie.

Il n'en est pas de même pour le système sympathique et

c'est en agissant sur lui que l'on aura le plus facilement prise sur ces états et que l'on pourra *remettre en équilibre* tout le système neurovégétatif de nos malades.

Cependant, tous les sédatifs ne donnent pas les mêmes résultats : il faut évidemment éliminer tout produit qui puisse entraîner le moindre incident toxique, car la médication doit pouvoir être longtemps continuée sans appréhension; il faut d'autre part conseiller un sédatif qui permette le sommeil, car nos malades sont *des surmenés ou des nerveux qui ne dorment pas assez;* il faut enfin que le produit employé ait une action élective sur les nerfs cardio-régulateurs et n'obtiennent pas la sédation de leur hyperexcitabilité en déterminant une dépression nerveuse générale.

Ces données théoriques ont été pleinement vérifiées par l'expérience que permet la « Passiflorine ». A la dose de deux cuillerées à café par jour, la « Passiflorine » est apparue comme le sédatif nervin et cardio-vasculaire le plus digne de la confiance du praticien.

Que l'on réfléchisse en effet à sa composition. Qu'y trouve-t-on? De la passiflore, du saule blanc et du cratægus.

L'action de la *passiflore* sur le sympathique, de même que son action sur le sommeil, est trop connue pour qu'on y insiste (travaux de Guinard — Phares — Leclerc — Burlington — Stapleton, etc.).

Le *saule blanc* est, en France, moins connu malgré que ce soit Leroux qui ait isolé la salicine et que Serfaty y ait consacré une thèse documentée : les travaux de Leclerc, de Renon, de Liégeois ont bien illustré la valeur sédative de cet élément, et de plus en plus le saule blanc est employé comme anti-nervin. Son emploi est particulièrement précieux comme calmant cardio-vasculaire et endocrinien.

Il serait superflu de faire remarquer l'importance, pour le thérapeute, de la présence de *cratægus* dans la formule de la « Passiflorine » : tous les auteurs s'accordent pour reconnaître son action dans l'angine de poitrine (Clément), les névroses cardiaques (Huchard), l'éréthisme cardiaque (Clerc), les extrasystoles (Marchal), toutes circonstances dans lesquelles le cratægus agit comme « sédatif cardio-vasculaire, antispasmodique « (Lutemacher).

ABOMINATION DES SORCIERS



Est il rien qui soit plus dam-
[nable,
Ny plus digne du feu d'enfer,
Que cette engeance abominable
Des ministres de Lucifer !
Ils tirent de leurs noirs mys-
[téres
L'horreur, la hayne le debat,
Et font de sanglans caracteres
Dans leur execrable Sabat,
C'est la que ces maudites ames
Se vont preparer leur tourment
Et qu'elles attisent les flammes,
Qui bruslent eternellement.

LA BALEINE

Les *sagas* norvégiennes nous apprennent que les baleines avaient été l'objet d'une attention toute spéciale des peuples septentrionaux. Dès le XII[e] siècle, bien avant que, dans les pays latins, on ait d'aussi amples notions, les Norvégiens et les Islandais avaient distingué vingt-trois espèces de baleines, qu'ils désignaient par des noms divers. Ils se livraient avec une grande activité à la pêche des cétacés, en raison des nombreux produits qu'ils en retiraient : la chair servait d'aliment; l'huile était utilisée pour l'éclairage des monastères; les nerfs étaient utilisés comme cordages. Les fanons eux-mêmes étaient un objet de commerce. Au XI[e] siècle, dans les contrées maritimes, ils étaient un attribut de la féodalité : les seigneurs en ornaient leurs casques durant les cérémonies d'apparat ou lorsqu'ils étaient à la guerre.

Frappés par la taille de la baleine, les Scandinaves exagérèrent ses dimensions en les triplant. Puis, comme leurs observations imparfaites les empêchaient de retrouver dans ses viscères les aliments dont elle se nourrissait, leur imagination leur suggéra que cet animal ne vivait que de brouillard.

⁂

Ce conte n'est rien à côté de tous ceux que débitèrent, dans les pays de langue latine, les « naturalistes » du moyen âge. Les dimensions des baleines ont été longtemps le thème favori des hâbleurs, et, comme le merveilleux séduit toujours, on a préféré les versions les plus exagérées aux descriptions exactes de quelques voyageurs.

Pour Philippe de Thaon, *Cetus*, c'est-à-dire la Baleine, a le dos couvert de sable et demeure à fleur d'eau immobile. Les marins la prennent souvent pour île, débarquent et s'apprêtent à s'y installer. Mais dès qu'ils font du feu, la baleine plonge dans les profondeurs et ceux qu'elle portait sont noyés.

Quand la baleine veut manger, ajoute-t-il, elle baille : les petits poissons, attirés par l'odeur exquise et suave qui se dégage de sa bouche, s'y précipitent et sont engloutis.

Le *Bestiaire d'Amour* de Francheval, le *Bestiaire divin* de Guillaume, le *Livre du Trésor* de Brunet Latin, rappellent exactement ces mêmes croyances.



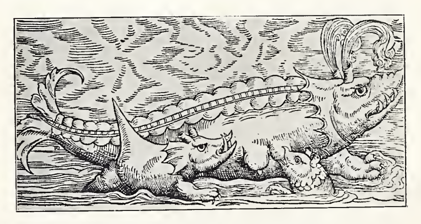
*Des matelots prennent le dos d'une baleine pour une île. (Gravure sur bois tirée de l'*Historia Animalium *de Conrad Gesner,* 1558.)

On s'étonne davantage que des auteurs comme Gesner et Aldrovande aient accepté ces faits sans discussion, les aient même illustrés de gravures d'une déconcertante naïveté.

L'une d'elles nous montre deux marins faisant la cuisine sur une baleine qu'ils ont prise pour une île et sur laquelle ils ont jeté l'ancre de leur vaisseau. Le monstre brûlé par le feu se réveille furieux et, avant de plonger, fonce sur le navire. « *Nautæ in dorsa cetorum, quæ insulas putant, anchora figentes sæpe periclitantur* », dit la légende.

Une autre gravure nous montre une baleine aux prises avec deux épaulards, illustrant ce passage tiré de l'*Histoire Naturelle* de Pline. « Les Espaulars, droits ennemis de la Baleine, lesquels sont faits à mode d'une grosse masse de chair, armée de dents poinctues et trenchantes, vont cercher les Baleines jusques à leur fort et giste et leur font la guerre à coups de dents, et se lancent contre avec leur muffle, ni plus ni moins que feroit une fuste avec son éperon pour les enfoncer. Au

contraire, les Baleines, qui ne se peuvent plier, et moins se deffendre à cause de leur pesanteur, et surtout quand elles sont pleines, ou qu'encore elles sont malades et travaillées d'avoir freschement posé leurs veaux, n'ont autre secours sinon se jetter en la haute mer... Quand ce combat se fait sur mer, on diroit que la mer se courrouce à soy-mesme :



Baleine attaquée par des épaulards.
*(Gravure sur bois tirée de l'*Historia Animalium *de Conrad Gesner,* 1558.)

car, encores qu'elle soit calme de tous costez, ce néantmoins à l'endroit où se fait ce combat, les flots et vagues y sont aussi grandes du soufflement et des heurtades de ces animaux qu'en la grande tourmente qui pourroit advenir sur mer. » (1)

Cette baleine avec dents, pattes et collier, ces épaulards à aiguillons, tout est un chef-d'œuvre d'ignorance et de naïveté. Et ces gravures nous montrent combien les anciens naturalistes étaient peu scrupuleux sur la ressemblance des animaux qu'ils faisaient représenter.

(1) *Histoire du Monde de Pline Second,* traduite par Anthoine du Pinet. Paris, 1622.

LA MORT ET LE MEDECIN



(*Caricature française de 1819.*)

NOS LECTEURS COLLABORENT...

Nous sommes heureux de recevoir assez fréquemment des lettres de médecins lettrés qui s'intéressent aux articles que nous publions dans PASSIFLORA. Nous ouvrons cette rubrique pour signaler les plus importantes :

A propos du Lai d'Aristote.

... Connaissez-vous l'Abbaye de Montbenoit, dans le Doubs, pas loin de Pontarlier? Si oui, excusez-moi de paraître un peu pédant... Si non, je vous signale que l'Eglise renferme encore de très belles stalles et que, sur un des bas côtés, il y a une représentation du fameux Lai. Elle est fort remarquable, mais le plus souvent ignorée. Elle a cependant été décrite et il en existe même une carte postale... (1).

Professeur M. LANNOIS,
Ecully (Rhône).

... J'ai lu avec intérêt dans Passiflora, *votre article sur les représentations du Lai d'Aristote, parce que je savais que ce sujet était sculpté dans une vieille église de mon voisinage, à Lonlay-L'Abbaye (Orne), à huit kilomètres de Domfront. Cette église, qui a été construite* au plus tard entre 1015 et 1017 *par des moines bénédictins, présente un chapiteau roman où est représentée la fameuse scène d'Aristote et de la maîtresse d'Alexandre. Je vous envoie d'ailleurs une reproduction du dessin de ce chapiteau, que j'ai prise dans « L'histoire de Lonlay-L'Abbaye », par H. Lefavrais. Voici l'explication que donne l'auteur de cette histoire :*

« Sur un chapiteau à gauche en entrant dans l'église, se voit une femme debout sur un petit personnage étendu par terre hors d'haleine et laquelle, pour se tenir ainsi debout,

(1) Nous la reproduirons dans un prochain numéro.



est soutenue par un autre personnage qui lui donne la main. Cette sculpture grossière rappelle jusqu'à un certain point celle qui se voit sur un des piliers de l'église Saint-Sauveur de Caen (1) *et qui représente le philosophe Aristote marchant à quatre pattes et portant sur son dos sa maîtresse, qui avait exigé qu'il la conduisît dans cette posture jusqu'au palais d'Alexandre. Ces deux sujets sont représentés dans l'Atlas des Mémoires des Antiquaires de Normandie, années 1829 et 1830.* »

Un Curé de Lonlay décédé il y a deux ans, qui connaissait l'explication ci-dessus, m'avait, quelque temps avant sa mort, donné une autre explication de cette scène. C'était d'après lui (autant que je m'en rappelle), la foi dominant la philosophie et donnant la main à la théologie. Mais quant à moi, je crois plutôt à la première explication.

Il m'a paru intéressant de vous signaler cette sculpture de Lonlay-L'Abbaye, parce qu'elle remonterait au commencement du XIe *siècle et serait ainsi antérieure de 200 ans au Lai d'Aristote composé par Henri d'Andéli, et bien plus ancienne que les représentations de cette scène que vous citez dans votre article* (2).

Je serai très heureux si ma petite communication peut vous être agréable et veuillez...

Docteur Rémon BEAUVAIS,
Domfront.

A propos du Crocodile.

... A propos des « Larmes de Crocodile », expression dont vous dites ne connaître l'origine, je me permets de vous soumettre l'hypothèse suivante :

Il est certain que le crocodile a un cri plus ou moins pleurard, assez analogue au cri d'appel de la vache, et qui passe pour triste; il le fait entendre surtout la nuit.

(1) Vous citez dans votre article l'Eglise Saint-Pierre de Caen. Y a-t-il erreur, ou bien la scène d'Aristote existe-t-elle dans les deux Eglises de Caen? (note du Dr Beauvais).

Le bas-relief cité dans *Passiflora* se trouve bien à l'Eglise Saint-Pierre.

(2) Nous sommes de l'avis du Curé de Lonlay pour les raisons données dans ce paragraphe.

D'autre part, à l'heure actuelle, dans la plupart des langues du centre africain, pleurer, crier, tant pour les cris animaux que pour les cris humains, se traduisent par un même mot.

Pourquoi l'auteur qui, le premier, a recueilli la légende, n'aurait-il pas eu affaire à des gens parlant une langue où existait la même confusion ? Si, de plus, il a entendu le cri de l'animal, c'était plus que suffisant pour donner naissance à une légende qui a la vie dure.

Docteur THIBAULT,

Zemio (Oubangui-Chari).

Quelques Aphorismes d'Amédée Latour

Reçu docteur en 1834, Amédée Latour s'adonna presque aussitôt au journalisme médical. Il fonda, en 1846, l'*Union Médicale* dans laquelle, sous le pseudonyme de « Docteur Simplice », il publiait chaque semaine de charmantes causeries.

Voici, cueillis au hasard, quelques-uns de ses aphorismes professionnels :

La vie est courte, la clientèle difficile, la confraternité trompeuse.

***

La clientèle est un champ dont le savoir-faire est l'engrais.

***

La clientèle est comparable à la flanelle, l'une et l'autre ne se peuvent quitter un instant sans danger.

***

Le médecin qui s'absente court la même chance que l'amant qui quitte sa maîtresse ; il est à peu près sûr, au retour, de trouver un remplaçant.

***

Le client qui paye son médecin n'est qu'exigeant, celui qui ne le paye pas est un despote.

***

Le médecin qui attend ses honoraires de la reconnaissance de son client, ressemble à ce voyageur qui attendait que la rivière eût fini de couler pour passer sur l'autre rive.

***

Souvenez-vous d'avoir toujours l'air de faire quelque chose, alors même et surtout quand vous ne faites rien.

LA PHYSIOLOGIE DU SOMMEIL

Il s'en faut que tous les problèmes concernant le sommeil — tant dans le domaine physiologique qu'au point de vue psychologique — soient résolus. Nous ne savons même pas ce qui distingue exactement le repos simple du sommeil vrai, ni celui-ci du sommeil pathologique, des états léthargiques et comateux; les psychologues ne sont pas plus avancés que nous et c'est être d'une indiscrétion peu charitable que de leur demander ce qu'est le rêve et quels en sont les mécanismes.

Ceci vient essentiellement du fait que tout essai d'expérimentation fait intervenir des appareils de mesures, des lésions anatomiques, etc., qui, par leur existence même, modifient les conditions du sommeil normal et créent des causes d'erreur. D'autre part, l'étude du sommeil physiologique est gênée par le fait qu'on ne peut le produire à volonté pour en pénétrer le mécanisme; en effet, le sommeil obtenu par l'effet d'un produit hypnotique, ou l'hypnose des médiums, n'est pas un sommeil normal.

Nous devons nous contenter de la simple observation et ne pouvons avoir sur la physiologie du sommeil, tout au moins actuellement, que des connaissances parcellaires.

Le sommeil est indispensable à la conservation de la vie, et Marie de Manaceïne, expérimentant en 1894 sur de jeunes chiens, a montré que ceux-ci succombaient à la privation de sommeil environ à la centième heure. L'enfant, à sa naissance, dort plus de vingt heures par jour, en 6 à 8 périodes; puis les besoins de sommeil diminuent avec l'âge, encore qu'ils ne soient pas les mêmes pour tous : Napoléon, comme chacun sait, était reposé après un sommeil de quatre heures, qu'il provoquait lorsqu'il le désirait. Chez les animaux, Szymanski, puis Claparède, à l'aide d'appareils enregistreurs appelés actographes, ont pu étudier la durée du sommeil selon les espèces animales et certains de ses caractères. Durant les premières

heures du sommeil, le sujet reste habituellement tranquille, puis survient une période agitée où il change souvent de position; enfin, vers six ou sept heures du matin, le calme revient, rompu par les mouvements qui précèdent immédiatement le réveil. Pendant ce sommeil, les reflexes sont plus difficiles à provoquer, la circulation est restreinte, la systole moins forte, la résistance électrique de la peau est augmentée et les physiologistes ont pu faire une quantité d'observations de valeur inégale sur les différentes fonctions.

Signalons les intéressantes études de Tschisch et Vaschide, de Frobenius, de Weber, rapportés par Legendre dans le récent traité de physiologie de Roger. Ces auteurs ont étudié l'influence de la conscience sur le moment du réveil, en demandant à divers sujets de se réveiller à une heure fixée par eux. D'une manière générale, l'erreur ne dépassa pas un quart d'heure et ce, dans des conditions très différentes; cette erreur fut d'ailleurs dans le sens de l'avance: le sujet se réveillant quelques minutes avant l'heure fixée. Ceci est, au point de vue physiologique et psychologique, extrêmement curieux, et pose toute une série de problèmes qui ne semblent pas près d'être résolus.

Par des expérimentations conduites diversement, les auteurs sont arrivés à situer à peu près exactement le siège du sommeil.

Certains opéraient en pratiquant des ablations chirurgicales ou par électro-cautérisation; d'autres en injectant au voisinage des régions à étudier, des corps appropriés. Il semble qu'il y ait deux centres conjugués: l'un cortical, parasylvien, soumis au contrôle et aux influences de la conscience; un autre mésencéphalique, situé aux alentours du 3e ventricule, et d'ordre végétatif. Marinesco, qui a beaucoup étudié cette question, pense qu'il y a un centre du sommeil situé près du 3e ventricule, d'ordre *para-sympathique*, et qui agirait en diminuant l'excitabilité du système cérébrospinal.

Nous touchons là à l'un des éléments les plus importants du problème du sommeil: divers auteurs ont en effet remarqué que le sommeil s'accompagnait de beaucoup de signes qui sont les témoins d'un état vagotonique. Cet état, du fait que le sujet dort, ne peut être mis en évidence comme à l'état de veille, mais les travaux de Guillaume (1921), établissent le fait

avec assez de preuves pour qu'on puisse y attacher toute l'importance que cela comporte. Laignel-Lavastine, dès 1922, signalait que nos jours s'écoulent, au point de vue du système neuro-végétatif, selon un rythme régulier : *vagotonie la nuit et à jeun, sympathicotonie après les repas et le soir.* Hesse corrobore cette opinion par ses observations et pour lui, le sommeil serait du à *la libération des fonctions para-sympathiques.*

A l'appui de cette théorie, il y a une autre série de faits : on sait que l'on peut provoquer le sommeil au point de vue pharmacodynamique par exemple, par l'administration d'opiacés ou de barbituriques. Ces corps agissent en se fixant sur les lipoïdes et les protéïnes du protoplasme nerveux, en en modifiant ainsi complètement la constitution et les réactions aux diverses excitations. Or, sans qu'il soit besoin d'obtenir le silence du système nerveux par ces moyens qui nous semblent dangereux, on peut constater que le sommeil peut aussi être provoqué par l'administration de corps non toxiques, mais justement *capables de libérer les fonctions para-sympathiques.*

Parmi ceux-ci, la passiflore et le cratægus, en tant que paralysants du sympathique, occupent la première place : et lorsque l'on prescrit ces deux corps, surtout en association, on obtient, à faibles doses, un sommeil très calme, d'allure tout à fait normale, suivi d'un réveil agréable et immédiat. C'est donc là une autre raison pour croire à la théorie para-sympathique du sommeil, et c'est un argument de grande valeur pour conseiller aux insomniques la *Passiflorine,* association de *passiflore,* de *cratægus,* et d'un sédatif nervin considéré comme supérieur aux bromures : le *saule blanc.*

Au moment du coucher, une à trois cuillerées à café de *Passiflorine* permettront au système para-sympathique de prendre sur son antagoniste la place prépondérante qu'il doit occuper pour que vienne le sommeil, et ainsi sera vérifié une fois de plus que *la Passiflorine détermine vraiment le sommeil physiologique,* seul capable de faire récupérer à l'organisme l'équilibre rompu par les fatigues de la journée.

THÉRAPEUTIQUE GASTRO-INTESTINALE

Passicarbone

Charbon animal purifié, charbon végétal, charbon végétal activé

USAGES :

INTOXICATION, AFFECTIONS STOMACALES :

ulcère, gastrite infectieuse, gastrite post-anesthésique, gastro-entérite, aérophagie, pyrosis.

AFFECTIONS INTESTINALES : colite et typhlo colite colibacillose, diarrhées diverses, entérite, grippe à forme intestinale et états intestinaux toxi-infectieux, fermentation intestinale.

AFFECTIONS HÉPATHIQUES d'origine microbienne (ictère, etc.).

La désinfection du tube intestinal doit être plutôt l'œuvre de moyens mécaniques doux et prolongés que de moyens chimiques ; l'emploi associé de dérivés phénolés, naphtolés ou méthylés risque à la longue de déclencher des crises douloureuses de typhlo-colite.

L'atteinte latente ou patente de la cellule hépatique (ictère) ou rénale (pyelonephrite) au cours des infections intestinales contre-indique absolument l'action prolongée d'un désinfectant chimique illusoire et dangereux pour l'intégrité des parenchymes essentiels.

Nous n'avons donc pas retenu l'association du PASSICARBONE avec des produits chimiques

DOSES :

Une à trois cuillerées à café avant chaque repas (le granulé, très fondant, s'absorbe facilement, en le mettant sur la langue et en l'avalant à l'aide d'une gorgée d'eau).

La Boîte : **15** francs

G. Réaubourg
DOCT[R] EN PHARMACIE

LABORATOIRES DE LA PASSIFLORINE
2, RUE BOUCICAUT-PARIS (XV[E])



LABORATOIRES DE LA PASSIFLORINE
G. REAUBOURG
2, Rue Boucicaut, PARIS



4e ANNEE

N° 10.





Édité par
LES LABORATOIRES DE LA PASSIFLORINE
G. REAUBOURG
Dr en Pharmacie
2, Rue Boucicaut.
Paris



LES AGES DE LA VIE DANS L'IMAGERIE POPULAIRE

Nos ancêtres se plaisaient autrefois à des divisions artificielles et à des classifications chimériques. Ils voulaient que le cours de l'existence humaine fût réellement partagé en périodes plus ou moins égales, chacune ayant son caractère physique et mental particulier, sa physiologie distincte. Sans doute avaient-ils raison de donner à l'enfance et à la vieillesse des cadres anatomiques, physiologiques et psychologiques différents du cadre de l'adulte. Mais ils exagérèrent sûrement en fractionnant le périple de la vie humaine en lustres et en décades.

La division la plus connue, la plus générale, celle qui a régné le plus longtemps et qui est, dans l'ensemble, la plus rationnelle, est celle qui consiste à partager la vie en quatre époques : l'*enfance*, la *jeunesse* ou *adolescence*, la *virilité* ou

âge adulte et la *vieillesse*. Ce classement s'accordait à merveille avec les idées des dogmatistes successeurs d'Hippocrate, et figurait très bien à côté des quatre éléments, des quatre qualités, des quatre humeurs.

A l'*enfance*, correspondait : l'air; l'humide et le chaud; le printemps; le sang; les maladies sanguines.

A la *jeunesse* : le feu; le chaud et le sec; l'été; la bile; les maladies bilieuses.

A l'*âge viril* : la terre; le sec et le froid, l'automne; l'atrabile; les maladies diathésales et cachectiques.

A la *vieillesse* : l'eau; le froid et l'humide; l'hiver; la pituite; les maladies catarrhales.

Un autre système, non moins ancien, est basé sur les propriétés mystérieuses du nombre sept. On le trouve formulé dans l'écrit hippocratique *Sur les Chairs* et développé de la façon suivante dans le *Traité des Semaines* :

« Dans la nature humaine il y a sept saisons, qu'on appelle âges : le petit enfant, l'enfant, l'adolescent, le jeune homme, l'homme fait, l'homme âgé, le vieillard. L'âge du petit enfant jusqu'à sept ans, époque de la dentition; de l'enfant, jusqu'à la production de la liqueur spermatique, deux fois sept ans; de l'adolescent, jusqu'à la naissance de la barbe, trois fois sept; du jeune homme, jusqu'à l'accroissement de tout le corps, quatre fois sept; de l'homme fait jusqu'à quarante-neuf ans, sept fois sept; de l'homme âgé jusqu'à cinquante-six ans, huit fois sept; à partir de là commence la vieillesse. »

On reconnaît en cette division « mystique » l'influence des idées pythagoriciennes relatives à la puissance des nombres et surtout des nombres impairs, en particulier du nombre sept. Les anciens admettaient certaines années comme exerçant une grande influence sur la vie de l'homme. Persuadés que le renouvellement intégral de la substance du corps avait lieu dans l'espace de *trois, sept* ou *neuf* ans, ils avaient donné à ces nombres, et surtout à leurs multiples, le nom d'années *climatériques, scalaires, hebdomadaires, critiques* : c'est dans ces années que devaient survenir de graves modifications et souvent la mort. Telle était par exemple la quarante-neuvième année, formée de 7 × 7; mais l'année climatérique par excellence, la *grande climatérique* comme on l'appelait, c'était la soixante-troisième année, produit de 7 × 9.

La division de la vie humaine en sept âges avait en outre l'avantage de mettre chacun d'entre eux sous l'influence d'une des sept planètes. Aussi ce système jouissait-il d'une grande faveur auprès des médecins du XVe et du XVIe siècles, férus d'astrologie. A l'*enfance* correspondait la Lune; à la *puberté*, Mercure; Vénus régnait sur l'*adolescence*, le Soleil sur la *jeunesse*, Mars sur l'*âge viril*, Jupiter influençait la *vieillesse* et Saturne la *décrépitude*.

Shakespeare connaissait cette division de la vie en sept périodes. Dans sa charmante comédie *Comme il vous plaira* (acte II, sc. VII), il fait dire à un de ses personnages :

« L'univers est un théâtre, les hommes et les femmes en sont les comédiens. Ils sortent et entrent. Un homme pendant sa vie joue plusieurs rôles et la pièce est en sept actes. Au premier acte, l'enfant vagissant et bavant dans les bras de sa nourrice. Puis l'écolier pleurnicheur, avec son sac et son visage frais comme le matin, rampant, ainsi qu'un colimaçon, pour se rendre à contre-cœur à l'école. Puis l'amoureux soupirant comme une fournaise, et murmurant une ballade amoureuse faite pour célébrer les sourcils de sa maîtresse. Ensuite le soldat, risquant de curieux jurons, barbu comme un léopard, pointilleux sur les questions d'honneur, prompt à la querelle, en quête d'une vaine renommée, même sous la gueule du canon. Ensuite le juge, le ventre plein d'un chapon farci, le regard sévère, la barbe soigneusement taillée, abondant en sages sentences et en maximes vulgaires. C'est ainsi qu'il joue son rôle. Le sixième âge a des lunettes sur le nez et un bissac au côté; le haut-de-chausses qu'il portait dans sa jeunesse et qu'il a conservé avec soin est trop large pour ses jambes maigres, et sa grosse voix d'homme, redevenue un fausset d'enfant, tremblote et siffle. A la dernière scène, qui termine l'action étrange et pleine de péripéties, il est redevenu enfant, sans mémoire, sans yeux, sans goût, sans rien. »

Aux XVIIIe et XIXe siècles, de nombreux auteurs ont apporté quelques modifications à ce système. Après Daubenton, Hallé a proposé six âges : la première enfance (*infantia*) ; la seconde enfance (*pueritia*) ; l'adolescence (*adolescentia*) ; l'âge adulte (*virilitas*) ; la première vieillesse (*senectus*) et la deuxième vieillesse (*décrépitude*).

Linné, dans une thèse qu'il fit soutenir par un de ses élèves

en 1767, partage la vie de l'homme en douze sections à l'exemple des douze mois de l'année et des douze heures du jour.

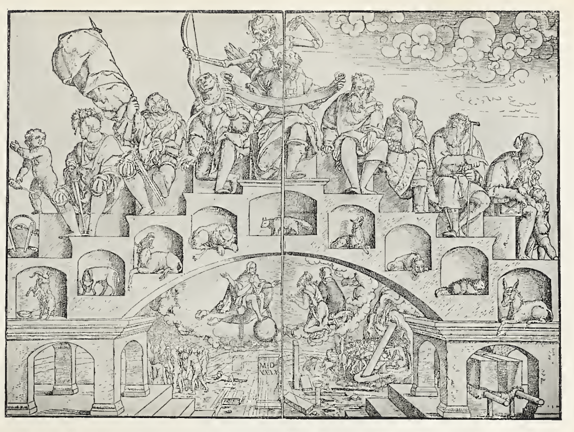


De nombreux artistes se sont inspirés de ces différents systèmes pour symboliser dans leurs œuvres le cours de la vie humaine. La moisson pourrait être abondante, mais je me bornerai à examiner la façon dont l'imagerie populaire a traité ce sujet.

Le spécimen le plus ancien d'une gravure illustrant ce thème paraît être l'estampe ra-

LES TROIS AGES
DE LA FEMME

Peinture anonyme attribuée parfois à Hans Baldung Grien (Madrid, Musée du Prado).



LES AGES DE LA VIE

Gravure sur bois d'un Maître allemand anonyme, datée de 1540.

rissime du Maître aux Banderolles, dit aussi Maître de 1464, qui est au Cabinet de Munich. Dix personnages, âgés de 10 ans, 20 ans, 30 ans, et ainsi de suite, sont accompagnés chacun d'un animal; des inscriptions indiquent leurs divers âges et leurs caractéristiques. De ce prototype sont dérivées toutes les estampes que l'imagerie populaire a disséminées en Europe jusqu'au milieu du XIXe siècle.

En voici une des plus anciennes et des plus belles. Elle est datée de 1540; Passavant l'attribue à Hans Holbein le Jeune. Le cours de la vie humaine est divisé ici en neuf âges, et les neuf personnages qui les représentent sont assis, rangés en une suite continue, sur des gradins qui, en allant de gauche à droite, s'élèvent puis s'abaissent. Au-dessous de chacun d'eux se voit, dans une petite niche, l'animal qui est considéré comme le symbole de chaque âge. Pour l'enfant c'est un bouc qui gambade, puis viennent successivement: le veau, le taureau, le lion, le renard, le loup, le chien, le chat et enfin l'âne, emblème du centenaire tombé en enfance. Au centre de la composition, derrière le personnage assis sur le gradin le plus élevé, le Temps, personnifié par un squelette, décoche des flèches. Le milieu de la partie inférieure est occupé par une représentation du Jugement dernier.

Christophano Bertelli, graveur et éditeur d'estampes à Modène dans la seconde moitié du XVIe siècle, a imité cette composition en deux grandes gravures au burin consacrées l'une aux âges de l'homme, l'autre aux âges de la femme. Ces deux estampes, destinées de toute évidence à se faire pendant, présentent la même disposition en gradins, avec neuf personnages et neuf animaux inclus chacun dans une petite niche. En bas, au centre de la composition, le Temps, sous l'aspect d'un squelette, fauche les humains qu'un ange et un diable se disputent pour les emporter dans le ciel ou dans l'enfer, représentés dans les angles supérieurs droit et gauche.

Deux vers inscrits au-dessous de chacun des personnages nous expliquent le choix de l'animal symbolique qui les accompagne. Les voici librement traduits:

I. — Le petit enfant, avec ses façons de *porcelet*, est fruste par nature.

X. — L'enfant de dix ans est semblable à un *agneau* qui n'a pas encore été frappé par le malheur.

XX. — Agile comme un *chevreuil* est le jeune homme que le dieu d'Amour a piqué de sa flèche.

XXX. — L'homme de trente ans est par sa force l'égal du *taureau*.

XL. — L'homme de quarante ans est roi parmi les mortels comme le *lion* parmi les animaux.



LES AGES DE L'HOMME

Gravure de Christophano Bertelli. — Milieu du XVIe *siècle.*

L. — Rusé comme le *renard* est l'homme qui connaît le tracas des affaires.

LX. — Tel le *loup*, qui n'a d'autre souci que de commettre des ravages, cet homme ne pense qu'à amasser.

LXX. — Le *chien de chasse* s'élance à la poursuite du lièvre comme cet avare qui a plein son sac de péchés.

LXXX. — Comme un *vieil âne* qui se couche et renâcle, le vieillard s'assied et mange en marmottant.

Alors que ce sont des quadrupèdes qui symbolisent les différents âges de l'homme, ce sont des oiseaux qui symbolisent ceux de la femme dans la seconde estampe de Christophano

Bertelli. Est-ce par galanterie? les âges ne sont pas indiqués, comme dans la première, en chiffres romains. Mais le nombre des gradins est le même et, comme je l'ai dit, la disposition parfaitement superposable. Les inscriptions sont de trois vers au lieu de deux. Les voici :

— Ainsi que le ***jeune oiseau*** ne cesse de pialler jusqu'à ce



LES AGES DE LA FEMME

Gravure de Christophano Bertelli. — Milieu du XVIe *siècle.*

qu'on lui ait donné la becquée, ainsi fait le petit enfant pour la tétée.

— Ainsi que le ***dindon*** galant et alerte marche à pas pressés, ainsi va l'innocente jeune fille.

— A l'oiseau d'Argus (le ***paon***) consacré à Junon, qui fait la roue, ressemble cette femme.

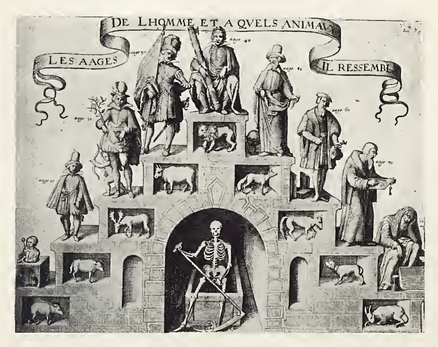
— Comme la ***poule*** élève ses poussins en becquetant à travers l'herbe et les ronces, moi aussi j'élève mes enfants avec mon lait.

— Ainsi que l'***autruche*** fait étalage de sa force en avalant du fer, ainsi fait la femme qui a l'habitude du travail.

— Comme la *cane* qui se nourrit dans l'eau et se fatigue à chercher une maigre nourriture, celle-ci refoule ses désirs dans son cœur.

— De même qu'on met à l'écart le *perroquet* au parler joyeux, ainsi fait-on de cette femme qui se lamente.

— Elégante et belle quand je n'avais pas ces yeux caves de



LES AAGES DE L'HOMME ET A QUELS ANIMAUX IL RESSEMBLE

Gravure de Mathieu Mérian. — Première moitié du XVIIe *siècle.*

vieille, maintenant avec ma figure de *corbeau*, j'attends la mort.

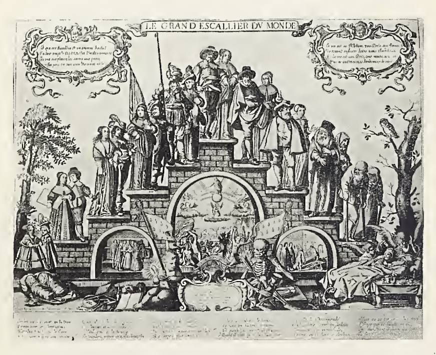
— Comme l'*oie* vieille et décharnée cherche sa nourriture avec peine, ainsi ma langue lèche le tombeau.



L'estampe des Ages de l'homme, de Bertelli, a inspiré évidemment la gravure intitulée « Les Aages de l'homme et à quels animaux il ressemble » et qui porte, à peine lisible, l'ex-

cudit du graveur suisse Mathieu Mérian (1595-1657). Les personnages ont la même attitude, mais, au lieu d'être vêtus à l'antique, ils portent des costumes à la mode du temps de Louis XIII. Les animaux sont les mêmes, si ce n'est que le chevreuil a été remplacé par un élan.

Il existe de cette estampe une contrefaçon audacieuse qui



LE GRAND ESCALLIER DU MONDE

Gravure de Gaspard Isaac. — Première moitié du XVIIe *siècle.*

n'en diffère que par ce seul détail : le squelette à la faux assis sur un tombeau de la gravure de Mérian a été remplacé par un sablier (1).

De la même époque date « Le Grand Escalier du Monde », de Gaspard Isaac, graveur hollandais qui vint s'installer à Paris marchand d'estampes. Ici les personnages sont présentés deux par deux, un homme et une femme sur chaque degré. Les

(1) Je ne connais cette estampe que par une reproduction publiée par le *Magasin Pittoresque* de 1845. La légende la date du XVIe siècle : c'est une erreur, elle est manifestement du second quart du XVIIe.

animaux symboliques ont disparu : on ne les retrouve plus d'ailleurs sur les gravures postérieures à 1650. Au bas de l'estampe, on lit six strophes de quatre vers. Dans les angles supérieurs, deux cartouches renferment ces quatrains :

O que cet Escallier est un chemin battu !
En tout temps le DESTIN les Mortels y promène ;
Les uns avec plaisir, les autres avec peine,
Y font paroistre aux yeux leur vice ou leur vertu.



LE COURS DE LA VIE DE L'HOMME,
OU L'HOMME DANS SES DIFFÉRENTS AGES
Gravure en taille douce publiée chez Bouchet, à Paris.
Début du XVIIIe *siècle.*

La Vie est au Méchant une Pante aux Abîmes,
Où seront engloutis leurs soins Ambitieux :
Et la Vie est aux Bons une montée aux Cieux
Pour ne s'estre noircis d'ordures ni de crimes.

Ce sont des couples que l'on voit encore dans la gravure en taille douce publiée chez Bouchet, à Paris, au début du XVIIIe siècle et intitulée : « Le Cours de la Vie de l'Homme ou l'Homme dans ses différents âges ». La vie y est divisée en douze périodes représentées par autant de couples ainsi

dénommés : l'*Enfance*, — la *Seconde Enfance*, — l'*Adolescence*, — la *Jeunesse*, — l'*Age Viril*, — l'*Age de Discrétion*, — l'*Age de Maturité*, — l'*Age Déclinant*, — l'*Age de Décadence*, — l'*Age Caduc*, — l'*Age Décrépite*, — l'*Age d'Imbécillité ou d'Enfance*.

Ce genre d'images commençait de toute évidence à jouir de la faveur du public, car à partir des premières années du XVIIIe siècle, presque tous les graveurs en taille douce installés



TABLEAU DE LA VIE HUMAINE
Gravure d'Alexandre Jan. — XVIIIe *siècle.*

rue Saint-Jacques en offrent à leur clientèle. Bien peu se mettent en frais : la plupart se copient, quelquefois même effrontément. A l'époque où Bouchet mettait en vente la gravure que je viens de décrire, Crépy, installé rue Saint-Jacques, « A l'Ange Gardien » en offrait une portant le même titre, les mêmes dénominations pour les âges, et présentant la même ordonnance (1). Il n'est pas possible de les reproduire ni même de les citer toutes, aussi ne m'en tiendrais-je qu'à celles qui sont sorties des ateliers français. Tout choix, même, serait arbitraire, car chacune vaut par sa naïveté, par son élégance, par

(1) Reproduite par L. DUCHARTRE et R. SAULNIER, in : *L'Imagerie populaire*, Paris 1925, p. 103.

le pittoresque de sa composition, par quelque détail des accessoires ou des costumes. Tel le « Tableau de la Vie Humaine » d'Alexandre Jan. Entre l'enfant au maillot et l'enfant qui fait ses premiers pas dans un « chariot », on voit un enfant emmailloté, maintenu debout dans une sorte de cadre. Cet ingénieux appareil paraît avoir été spécialement utilisé en



DEGRÉ DES AGES
Image sur bois coloriée publiée par la fabrique Brépols, à Turnhout.
Premières années du XIXe *siècle.*

Aunis et en Saintonge : il y était encore employé il y a quelques années et les gens de mon âge se rappellent avoir vu en Charente de jeunes enfants de huit à dix mois ainsi placés dans des « baillottes ».



Quand la gravure sur bois coloriée succéda à la gravure en

taille douce, le thème du « Degré des Ages » ne perdit rien de son succès. L'imagerie populaire le traita avec abondance, continuant toujours à imiter, sinon à copier les modèles anciens : mais le coloris en teintes vives les rajeunit et leur donna un attrait nouveau. Quelques-unes de ces images sont charmantes, mais il en est peu d'aussi gracieuses que celle publiée au début du XIXe siècle par la fabrique Brepols, à Turnhout, et par laquelle je terminerai cette brève énumération.

JEAN AVALON.



CHARCUTIER !

Une dame vint en consultation chez le docteur Broca ; après avoir montré un furoncle qu'elle portait à une jambe, notre célèbre chirurgien prit son bistouri et se préparait à se servir de son baume d'acier, lorsque la dame effrayée se récria en disant qu'elle venait demander une pommade fondante, mais qu'elle ne voulait pas être charcutée...

— Si vous me prenez pour un charcutier, madame, répliqua Broca, comment appelez-vous la viande que l'on charcute ?

AMÉNITÉS CONFRATERNELLES

Lisfranc, chirurgien de la Charité, appelait Dupuytren, son collègue à l'Hôtel-Dieu, le grand boucher du bord de l'eau, et celui-ci qualifiait son confrère d'assassin de la Charité.

Lors de son concours d'agrégation, Malgaigne commença son argumentation sur la thèse de son collègue R..., par cette phrase : « Monsieur, j'ai lu attentivement votre thèse, et je suis bien aise de vous dire que j'y ai trouvé beaucoup de bon et de nouveau... mais je regrette d'avoir à ajouter, que le bon n'est pas nouveau et que le nouveau n'est pas bon. »



la passiflorine

est le médicament de

la Femme

TRAITEMENT PHYTOTERAPIQUE
DES TROUBLES SYMPATHIQUES
ET PARASYMPATHIQUES

à la puberté

aux périodes catameniales

à la grossesse

à la menopause

chez les fausses utérines

DOSES MOYENNES : UNE A DEUX CUILLERÉES A CAFÉ PAR JOUR
AVANT CHAQUE REPAS

LABORATOIRE DE LA PASSIFLORINE
G. REAUBOURG
DOCTEUR EN PHARMACIE
2, RUE BOUCICAUT, 2 — PARIS

LES FEMMES SANS OVAIRES

La ménopause détermine une castration physiologique ou, plus exactement, la sénescence vient qui ralentit, puis annihile le fonctionnement des ovaires et cette « castration » s'établissant, tout le cortège des troubles de la ménopause l'accompagne. Mais il s'agit ici d'un changement relativement lent, auquel l'organisme, après quelques soubresauts, s'habitue. Dans les castrations que nous, chirurgiens ou radiologues, créons, le passage est plus brutal et les troubles plus graves.

Ces troubles sont plus graves à deux points de vue : c'est d'abord parce qu'ils s'établissent très rapidement comme nous venons de le dire, et puis, parce qu'ils surviennent généralement à un âge où les femmes sont peu disposées à s'y résoudre : ce qui est d'ailleurs une légitime exigence !

Il ne faudrait pas croire que dans 100 % des cas, la castration chirurgicale ou le traitement radioactif supprime ce signe, considéré comme un témoin de l'activité ovarienne, qu'est la menstruation (l'utérus étant bien entendu conservé). Si l'on consulte par exemple les statistiques réunies par Terrier et Jayle, par Vignes, on s'aperçoit que dans 25 à 30 % des cas, les femmes sont apparemment réglées, soit pendant un temps assez court, soit pendant plusieurs années. Comment expliquer cette particularité? Elle se comprend en sachant que très souvent il s'agit d'une fausse menstruation due à un polype utérin ou à la simple hypertension (de règle après la castration). Mais parfois aussi, ce sont de vraies règles que l'on explique en disant que le chirurgien a laissé un fragment d'ovaire (1/5 suffirait) ou qu'il existait un ovaire surnuméraire, ovaire dont une femme sur vingt serait pourvue pour certains auteurs (Beigel).

D'ailleurs, bien souvent pour la castration chirurgicale, l'utérus est enlevé et la suppression des règles s'ensuit. Mais ce signe d'ordre négatif n'est pas le seul qui témoigne de l'im-

portance physiologique de l'acte opératoire et il serait inutile d'énumérer tous les troubles qui peuvent apparaître : hypertension, bouffées de chaleur, inappétence, gastralgies, céphalées, obésité ou fatigabilité, tachycardie, œdème malléolaire et même l'état congestif du visage avec séborrhée et acné rosacée : plus encore que dans la ménopause spontanée, ces troubles s'observent et conduisent la femme vers son médecin.

Il nous faut donc faire une thérapeutique très soignée de ces états, et pour cela envisager les divers points suivants :

— Rétablissement de la fonction ovarienne par une greffe;
— Remplacement de la fonction ovarienne par l'opothérapie;
— Action sur les autres glandes puisqu'il y a synergie endocrinienne;
— Action sur le système neuro-végétatif, agent de liaison et d'exécution.

La greffe d'un ovaire animal, soit au voisinage du siège habituel de l'ovaire (pour une meilleure utilisation), soit plus simplement dans une grande lèvre, est, ou devrait être, le complément de toute double ovariotomie, et bien des chirurgiens la font systématiquement. Cependant, il ne faut pas s'illusionner et, si de fort beaux résultats ont été publiés, il faut aussi reconnaître les échecs, la greffe ne prenant pas et déterminant généralement un état tissulaire ou humoral tel que les greffes ultérieures subissent le même sort — il faut savoir également qu'il y a des demi-résultats : le bon effet de la greffe ne se manifestant que pendant quelques mois et les symptômes sympathiques restant peu influencés.

L'opothérapie ovarienne vient parer à la suppression de la fonction ovarienne et on la voit journellement donner les meilleurs résultats sur tous les désordres de la ménopause. L'opothérapie, pourtant, offre le flanc à quelques critiques : il existe, en effet, du fait de la difficulté de bien préparer ces extraits glandulaires, des variations dans les activités des produits — la femme qui, chaque mois, reçoit cet apport de remplacement, a peu tendance à se mettre d'elle-même en équilibre et la thérapeutique doit être continuée indéfiniment — enfin, si les troubles sont déjà assez importants (et il en peut exister de très urgents à améliorer) l'opothérapie ne manifestera ses bons effets que trop tardivement.

L'équilibre entre les différentes endocrines que l'on vient de rompre brutalement par la castration, crée un état qui nécessite souvent la mise en œuvre d'une thérapeutique active vis-à-vis de la thyroïde, de l'hypophyse, etc., c'est là, d'ailleurs, une thérapeutique toute de nuances et où une mauvaise interprétation des symptômes risque de faire faire des erreurs très préjudiciables au « retour de l'harmonie ».

C'est ce retour à l'harmonie, à l'équilibre de la bonne santé que la thérapeutique neuro-végétative, sans exclure les traitements précédents (bien au contraire) va généralement pouvoir faire assez facilement. Quel est, en effet, le grand agent de la régulation de tout le système endocrinien, celui qui, souffrant en un endroit par la brusque suppression de glandes avec lesquelles il était en relation étroite, va réagir d'une façon souvent désordonnée et tumultueuse et va semer le désordre dans tout le territoire endocrinien : c'est le système vago-sympathique. D'autant que dans une hystérectomie, il est anatomiquement et physiologiquement ébranlé (nerf pelvien, plexus et ganglions).

On est moins rigoriste à l'heure actuelle sur l'antagonisme du vague et du sympathique, car cet antagonisme dont on a abusé est expérimentalement faux : en gros, l'opposition peut servir à guider la thérapeutique et à la diviser en deux classes dont les porte-étendards s'appelleront atropine et ésérine; mais ce qu'il faut surtout, c'est donner des médicaments qui soient des *régulateurs* s'opposant aux excès de réaction, quels que soient le sens et le siège de ces réactions excessives.

Le succès de la PASSIFLORINE vient de ce qu'elle s'est proposé ce but et a su y parvenir d'une manière particulièrement heureuse, puisque l'association

Passiflore
Saule blanc
et Crataegus

n'est pas toxique : et l'on conçoit l'importance de ces faits lorsqu'il s'agit d'un traitement toujours un peu long.

Que donnerons-nous donc à ces « femmes sans ovaires »? Des extraits ovariens, évidemment. Parfois, telle ou telle thérapeutique dirigée vers les autres endocrines — mais surtout 10 ou 15 jours par mois les deux cuillerées à café *pro die* de

Passiflorine qui permettront d'oublier que leur fonction ovarienne a disparu avant l'âge.

Ici, comme dans tout déséquilibre du système nerveux végétatif, la Passiflorine s'impose et la place qu'elle a pris actuellement dans l'arsenal, pourtant si encombré, de cette thérapeutique, est un témoin certain de son efficacité et de sa bonne tolérance par l'organisme.



DÉSINTÉRESSEMENT DE DUPUYTREN

La jeunesse de Dupuytren avait été des plus honorables : toute au devoir et à l'étude. Il eut, dit-on, des moments difficiles, nul ne l'entendit s'en plaindre. Saint-Simon, qui l'aimait, supposant qu'il éprouvait quelque embarras, glissa discrètement un rouleau de 200 francs entre ses livres. Dupuytren ne s'en aperçut qu'au bout d'un instant. Il prend le rouleau et court après Saint-Simon : « Vous avez oublié chez moi cet argent ! » lui dit-il avec une dignité froide. « C'est vrai », répond Saint-Simon, et il reprend son argent sans insister, comme un homme qui comprend tout ce qu'il y a de noble fierté dans le refus de Dupuytren. Mais s'il refusait l'argent des autres, il sut au moins, plus tard, faire un généreux usage de sa fortune. Il donna 50.000 fr. à Pierrebuffière, sa ville natale, pour l'établissement d'une fontaine. Il créa, par un don de 200.000 fr., la chaire et le Musée d'anatomie pathologique. Il n'avait pas attendu la fin de sa vie pour offrir un million à Charles X exilé.

***

Fontenelle, qui fut chétif toute sa vie, mourut centenaire. Le médecin qui le soignait pendant ses derniers jours lui demanda, un matin, en venant le voir : « Comment cela va-t-il ? » — « Cela ne va pas », répondit Fontenelle, « cela s'en va. » Et il ajouta : « Je ne souffre pas, mais je sens une difficulté d'être. »



MARCHANDISES POUR LA MARINE

Thomas Rowlandson a gravé toute une série d'estampes, dont quesques-unes très osées où il nous initie aux mœurs des prostituées des ports anglais et de la ville de Londres
On voit ici deux filles accostant un jeune marin qui descend à terre au retour d'une longue croisière.

ANIMAUX FABULEUX

LE BASILIC

« Le basilic, dit Pline, est un serpent de la Cyrénaïque qui n'a que 12 doigts de longueur. Il a, en forme de diadème, une tache blanche sur la tête. Son sifflement fait fuir tous les serpents. Il ne rampe pas par replis multipliés comme les autres reptiles; il s'avance le corps à moitié dressé. Son contact, que dis-je, son haleine seule tue les arbrisseaux, brûle les herbes, rompt les pierres: telle est la force de son poison. Il a passé pour certain qu'une fois un homme à cheval ayant tué un basilic en le frappant d'une lance, le venin suivit cette arme comme un conduit, et tua non seulement le cavalier, mais encore le cheval. La belette est le poison de ce monstre destructeur. L'épreuve en a été souvent faite par des rois qui désiraient voir ce reptile mort; tant il est vrai que la nature ne veut point qu'il y ait d'être sans rival. On jette une belette dans le trou du basilic. Ce trou est facile à reconnaître, la terre étant brûlée tout à l'entour. Elle le tue par son odeur, et périt en même temps. Ainsi se termine ce combat de la nature contre elle-même. »

Ce que Pline dit du basilic se retrouve dans Nicandre, dans Apulée et dans bien d'autres auteurs anciens, dont Bochart, dans son *Hiérozoïcon*, a réuni les témoignages. Elien ajoute à tout ceci que le basilic a une peur extrême des coqs et qu'il meure s'il les entend chanter: aussi les voyageurs qui s'aventurent dans les déserts de la Lybie ont soin d'emporter des coqs avec eux.

Il va sans dire que tous les auteurs du moyen âge reprodui-

sirent ces fables comme choses démontrées et incontestables.

« Toutes choses vives meurent quand le basilic les voit, dit Barthélémy de Glanville dans son livre *De proprietatibus rerum*; et les oyseaux qui volent en l'air par dessus luy chéent mors en sa fosse; et toutes fois est il vaincu par la mustelle



BASILIC

Chapiteau de la Cathédrale de Reims.

(belette) que on boute en la fosse où il habite. La puantise du basilic tue la mustelle si elle n'a mangé de la rue. »

Des circonstances nouvelles vinrent s'ajouter aux récits de l'antiquité. Le serpent de Pline qui avait « en forme de diadème une tache blanche sur la tête », se transforma en un animal fantastique ayant deux pieds, deux grandes ailes, une tête ornée d'une véritable couronne et d'une crête semblable à celle d'un coq.

Son origine surtout prêta aux fables les plus curieuses. Pour certains, le basilic naissait d'un œuf formé dans le corps de l'ibis par le venin de tous les serpents que dévore cet oiseau.



LA COLÈRE

Gravure d'Aldgrever (1552).

L'écusson placé dans l'angle supérieur droit est surmonté d'un basilic

Pour d'autres, le basilic sortait d'un œuf de coq pondu dans du fumier et couvé par un crapaud; d'où le nom de **cocatrix** qu'on lui donne aussi parfois.

Une vieille chronique de Bâle, citée dans le *Dictionnaire d'Anecdotes suisses* de Gross, raconte qu'en 1474, un coq

ayant pondu un œuf fut condamné à mort. L'œuf fut en même temps livré aux flammes en présence de la foule.

En Normandie, il y avait encore au milieu du siècle dernier, des gens qui croyaient que les œufs *hardelés*, c'est-à-dire sans coquilles et pondus par des coqs, donnaient naissance, après avoir été mis dans du fumier de cheval, à des serpents dont l'huile était excellente pour composer des philtres et pour transmuer les métaux.

Ajoutons encore que Boguet, dans son *Discours exécrable des sorciers* (1603), attribue la naissance du basilic aux « affreuses amours » d'un coq et de la femelle du crapaud.

*
* *

D'ingénieux charlatans fabriquèrent des basilics desséchés et empaillés avec des peaux de poissons et des têtes d'oiseaux. Aldrovande parle de mannequins de cette espèce que l'on conservait précieusement dans des cabinets d'histoire naturelle. Scaliger a prémuni également ses lecteurs contre cette imposture, en faisant remarquer d'ailleurs que le basilic décrit par Pline n'avait pas la forme fantastique qu'on lui attribua plus tard.



L'anatomiste Hyrtl était très aimé des étudiants, quoique fort sévère. Mais sa sévérité n'excluait pas une certaine indulgence satirique. Et, dans les examens, sa verve s'exerçait souvent aux dépens de ses collègues.

Un jour, le professeur Langer présentait un osselet à un malheureux candidat en lui disant : « Monsieur, voilà un os d'un squelette humain. Dites-moi maintenant, sans le regarder, comment il s'appelle, de quel côté il est et s'il appartenait à un homme ou à une femme. »

Hyrtl, voyant le trouble du candidat, ajouta aussitôt : « Et à moi, vous me direz, Monsieur, quand vous aurez répondu à mon honorable confrère, comment s'appelait le propriétaire de l'os et ensuite dans quelles ville et rue habitait cet individu. »

INSOMNIE -- FATIGUE

Nous nous rappelons une anecdote qui illustre un des aspects de ce que l'on a appelé le « cercle vicieux de l'insomnie » : un jour, à l'hôpital, nous fûmes appelés pour un malade qui sollicitait son admission parce qu'il ne pouvait dormir. Il s'agissait d'un homme de 30 ans, bien différent d'aspect du classique « pilon » qui frotte le thermomètre sur sa manche avant de prendre sa température, pour que celle-ci impressionne le médecin et le conduise à signer le bon d'admission. Notre homme, au contraire, avait une allure sympathique, il avait réuni ses dernières économies pour venir chercher du travail à Paris et n'en ayant trouvé, ne pouvait louer une chambre : il venait de passer plusieurs nuits sans dormir, sur les bancs ou au coin des portes. Il nous tint alors le discours suivant : « Passant toute ma journée à chercher du travail, le soir je suis tué de fatigue; comme je ne dors pas, je suis le lendemain encore plus fatigué et en voyant ma mine, personne ne veut m'embaucher, pensant que je ne serai d'aucune utilité; n'ayant pas d'argent, je suis obligé de rester une nouvelle nuit dehors sans dormir et chaque jour cette situation s'aggrave. Si vous m'admettez à l'hôpital, je dormirai et referai mes forces et ma mine, assez pour donner confiance à ceux qui voudront m'employer. » Ce raisonnement était logique et, pour rompre ce cercle vicieux, nous avons admis ce jeune homme qui pourtant, théoriquement, n'avait aucune maladie.

Ceci représentait un cas simple, puisque ce qui manquait à cet homme, c'était simplement un lit pour se reposer : bien souvent, on se trouvera devant une insomnie qui s'aggrave chaque jour du fait même que le sujet ne peut réparer ses forces par le sommeil, et ceci dans diverses circonstances...

Dans un cas, il s'agit d'un homme préoccupé par ses affaires, surmené par les conditions de la vie moderne, qui commencera par ne pas dormir du fait de ses soucis, qui se lèvera

fatigué, moins bien armé pour les résoudre par le travail de la journée et se couchera encore plus inquiet. La fatigue le rendant plus sensible, les difficultés qu'il peut avoir, lui apparaîtront la nuit bien plus importantes qu'elles sont et chasseront le sommeil. Le cercle vicieux est commencé, qu'il faudra rompre en permettant à cet homme de dormir quelques nuits et de ne plus penser à ses affaires : « Dormir, c'est se désintéresser, dit Bergson, on dort dans l'exacte mesure où l'on se désintéresse ».

Dans un autre exemple, nous nous trouverons en face d'un sujet hyperexcitable, chez lequel l'insomnie d'une nuit entraîne l'abaissement du seuil de l'excitabilité et le rend sensible la nuit suivante à des excitations encore moins importantes. C'est le cas classique de l'intellectuel au sommeil léger, sommeil troublé par le moindre bruit, la moindre raie de lumière, etc.

L'insomnie est enfin le premier stade de la neurasthénie et ici encore s'établit le cercle vicieux. En effet, le neurasthénique ne peut se dégager de sa maladie débutante que s'il est en bon état physique et l'on conçoit facilement que le sommeil soit obligatoire pour que se fasse le travail de désintoxication nerveux et viscéral nécessaire. Les idées mélancoliques, les erreurs de jugement, les obsessions s'exagèrent si la cellule nerveuse a déjà été surmenée par une nuit d'insomnie. L'impossibilité de chasser l'obsession qui l'occupe tient le neurasthénique éveillé la nuit suivante et chaque jour les phénomènes s'exagèrent.

Il faut donc rompre ce mouvement à accélération constante par un changement de régime ou de milieu qui soit favorable à une désintoxication physique ou psychique; mais il faut aussi — d'autant qu'on n'agit pas si facilement sur les autres éléments — *faire dormir* ces sujets pour leur redonner des forces pour poursuivre une lutte victorieuse contre leurs préoccupations ou leurs obsessions.

Mais ici, nous nous heurtons à une difficulté : ces individus sont sujets à se retrouver bientôt dans une nouvelle période d'insomnie, car l'homme d'affaires aura toujours ses préoccupations, l'intellectuel toujours ses inquiétudes, le mélancolique toujours ses idées noires. C'est dire qu'il faut éviter absolument l'accoutumance à la thérapeutique instituée : on éliminera donc tous les opiacés, les aldéhydes, etc. Pour la même raison,

on ne peut s'adresser à des hypnotiques, certes puissants, mais dangereux comme par exemple les barbituriques : ces corps, sans parler de leur toxicité pour le cœur, le foie ou le rein, agissent en créant une intoxication du protoplasme nerveux : comment le travail de rajeunissement cellulaire peut-il alors s'exercer pendant le sommeil, si celui-ci est dû à une sorte d'intoxication surajoutée ?

Les anciens thérapeutes l'avaient bien reconnu qui, dans ces cas, s'adressaient à des « simples » qu'avec harmonie ils alliaient les unes aux autres dans une longue formule magistrale généralement efficace. La pharmacodynamie moderne a permis de mieux apprécier l'action de ces plantes, de choisir celles qui avaient réellement de la valeur et d'en extraire les principes actifs, de façon à préparer des produits toujours semblables à eux-mêmes.

Association judicieuse de Passiflore, de Saule blanc et de Crataegus (aubépine), la PASSIFLORINE est le type des produits à employer pour calmer sans danger les surmenés du système nerveux et pour leur apporter un sommeil réparateur. L'action de la PASSIFLORINE ne s'exerce pas seulement sur la cellule nerveuse, mais bien plus sur tout le système neuro-végétatif et, par l'action toni-cardiaque bien connue du crataegus, sur tout le système circulatoire. Cette double action permet au système nerveux de récupérer son équilibre et de se débarrasser des déchets accumulés par un fonctionnement désordonné. La PASSIFLORINE, en elle-même absolument non toxique, s'élimine rapidement et complètement ; il n'est donc pas besoin d'en donner, comme avec certains produits, chaque fois une dose plus forte, et cette qualité en fait l'inséparable des sujets nerveux et des insomniques habituels.





LA THÉRAPEUTIQUE DES ANGOISSES PRÉCORDIALES

Voici une femme de 55 ans, qui s'est, jusqu'ici, bien portée, et qui vient consulter parce que, depuis quelque temps, le soir, au moment où elle se met au lit, elle a une impression douloureuse et angoissante de la région précordiale qui l'inquiète par sa répétition. Il ne s'agit pas, avec notre malade, de la belle crise d'angor que signalaient la même année Rougnon à Besançon (1768) et Heberden en Angleterre, et que Dieulafoy décrivait dans ses cliniques avec le talent que l'on connaît.

Notre malade a plus une gêne qu'une douleur, ce n'est que si l'on attire son attention qu'elle signale une irradiation à gauche, assez vague d'ailleurs. Ce qui est le plus net, c'est que cette douleur lui donne une impression de serrement thoracique et ceci nous inquiète, connaissant la valeur que les auteurs, avec Laubry, attachent à ce caractère *constrictif*. Elle ne nous dit pas qu'elle a la sensation d'une « pause de la vie », mais on la sent quand même impressionnée par ce mal indéfinissable et l'idée d'angine de poitrine s'impose forcément à nous.

A l'examen, la pression artérielle est un peu élevée, cette femme est nerveuse, s'étudiant peut-être un peu trop, ne dédaignant ni le café, ni le thé, peut-être un peu hyperthyroïdienne. Au cœur, rien : un premier bruit un peu vibrant, une ou deux extrasystoles de temps en temps, mais rien qui paraisse immédiatement grave. D'autre part, ce n'est ni de la douleur à l'effort, ni de l'angor de decubitus; le tout est un peu bâtard et difficile à interpréter.

Voici la monnaie courante de nos consultations, reposant chaque jour la question des vraies et des fausses angines de poitrine, de l'angor major et de l'angor minor qu'opposaient les médecins du siècle dernier et que Gallavardin essaya de

différencier plus exactement en donnant les caractères de l'angor névrosique.

Mais nous avons vu déjà trop souvent de ces « fausses angines » qui se démasquaient par une mort subite; nous connaissons trop ces myocardies avares de symptômes, ces aortites découvertes à la radioscopie, pour ne pas avoir l'impression, quand nous nous efforçons de rassurer notre malade, que nous faisons un pieux mensonge.

Voici venu le moment de rédiger notre ordonnance, et il faut choisir parmi toutes les prescriptions que nous pouvons faire à ces « angoissés du cœur ».

Allons-nous donner, pour servir en cas de crise, nitrite d'amyle ou trinitrine? Vraiment non, les crises ne sont pas assez caractérisées. Peuvent être conseillés l'acétylcholine, les extraits pancréatiques hypotenseurs, mais ni les spasmes vasculaires ni l'hypertension ne sont assez importants pour entreprendre ces traitements.

Nous voudrions bien donner un toni-cardiaque, puisque nous savons que bien souvent ces douleurs angoissantes du début de la nuit sont le signe d'alarme d'une distension cardiaque (Vaquez), mais la décompensation est légère et nous rejetons digitale ou ouabaïne pour retenir le *crataegus*, toni-cardiaque, non toxique, qui s'impose à nous car c'est par excellence le type des sédatifs cardio-vasculaires.

Nous sommes donc conduits à nous rappeler la pathogénie des angines de poitrine. Ce syndrôme traduit la souffrance du plexus cardiaque, cette souffrance peut être due à une lésion organique (aortite, péricardite, myocardites, insuffisance ventriculaire, coronarite) ou simplement à une hyperexcitabilité de ce plexus, hyperexcitabilité liée à une cause toxique reflexe (tabagisme, nervosisme, troubles endocriniens ou digestifs, etc.).

Nous ne pouvons guère agir sur les lésions organiques si nous n'avons rien retenu de net à l'examen; ce qu'il faut, c'est guetter les signes qui les révèlent pour intervenir à l'occasion. Ce que nous pouvons, c'est calmer l'excitabilité nerveuse générale et essayer d'interrompre le reflexe qui, parti ou non du cœur, passe par la moëlle cervicale et vient se traduire, au point de vue sensitif, par le syndrôme plus ou moins bâtard d'angine de poitrine.

Ce que nous venons de dire sur l'obligation d'employer un

sédatif nervin à action cardio-vasculaire reconnue et sur l'utilité d'un léger tonicardiaque pour prévenir un début de décompensation myocardique (ce qui nous permet de faire mieux qu'une simple thérapeutique symptomatique) nous conduit tout naturellement à faire usage de l'association :

Extrait fluide de Passiflore,
Extrait mou de saule blanc,
Alcoolé de crataegus.

C'est, on l'a reconnu, la formule de la PASSIFLORINE, laquelle est si précieuse dans les déséquilibres neurotoniques et par son action indiscutée, et par son innocuité réelle, même chez des sujets particulièrement sensibles.

Le fait que la PASSIFLORINE est prescrite par les cardiologues les plus réputés dans toutes les formes d'angine de potrine, est une assurance de la valeur de cette thérapeutique particu lièrement capable de calmer un système neuro-végétatif troublé.



IMPROVISATION

Alexandre Dumas fils dînait à Marseille, chez le Dr Gistal, une des célébrités médicales du pays.

— Mon cher ami, lui dit l'amphitryon en passant au salon pour prendre le café, on dit que vous improvisez comme un ange ; honorez donc, s'il vous plaît, mon album d'un quatrain de votre façon.

— Volontiers, répond le poète.

Et, sortant un crayon, il écrit sous les yeux de son hôte, qui le suit du regard :

Depuis que le Docteur Gistal
Soigne des familles entières,
On a démoli l'hôpital...

— Flatteur ! fit le docteur en l'interrompant. Mais Dumas fils ajouta :

Et l'on a fait deux cimetières.

